

305.409
T211f
1927

MARIE-RIEUE TASSÉ

LA FEMME
ET LA
CIVILISATION

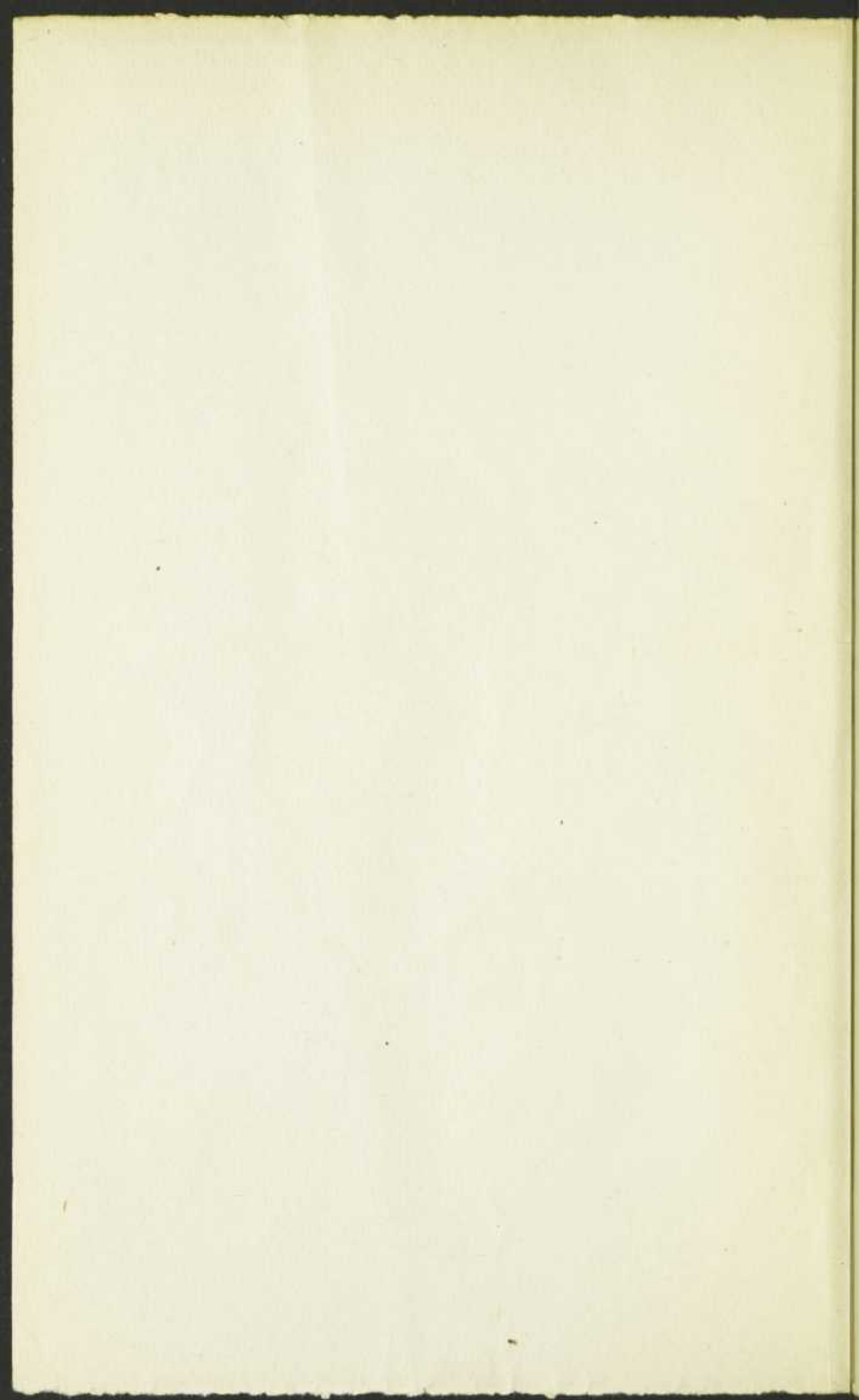


MONTREAL
1927

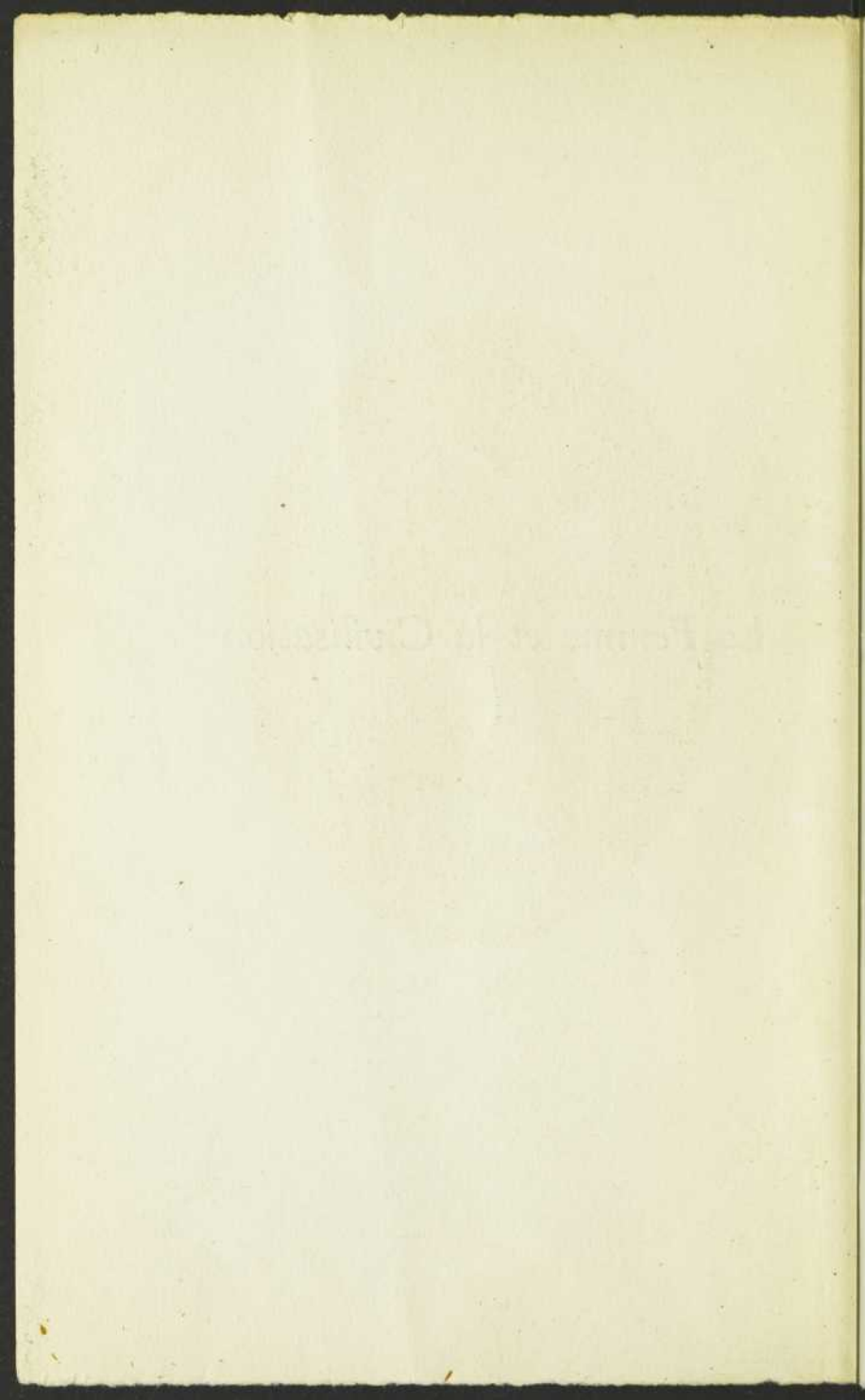


Bibliothèque Nationale du Québec

Lud J^r Beauregard



La Femme et la Civilisation





Madame HENRIETTE TASSÉ



HENRIETTE TASSÉ

LA FEMME
ET LA
CIVILISATION



MONTREAL
1927

HQ
1121
T37
1927

Tous droits réservés.



PRÉFACE

« C'est une erreur de regarder la civilisation comme étant exclusivement l'œuvre de l'homme. »

Cette pensée, un peu hardie quand on la lit de prime abord, étonne moins si l'on se donne la peine de la considérer quelques instants; elle devient même tout à fait évidente quand on a lu les pages claires et chargées de faits que consacre à sa démonstration Madame Henriette Tassé.

Suivant le mode trop facile — encore qu'assez rare — de ceux qui ont reçu le don de charmer par le simple cliquetis des phrases harmonieuses, Mme Henriette Tassé aurait pu nous subjuguier par la seule grâce de son style. Elle a voulu y joindre la preuve irréfutable des faits.

Fouillant l'histoire de l'humanité, elle a cueilli, ça et là, les plus belles fleurs féminines pour nous en faire respirer le parfum; fleurs antiques de la Grèce et de Rome, fleurs du Moyen Âge chevaleresque, fleurs troublantes de la Renaissance, fleurs contemporaines des jardins de l'histoire actuelle: nous les voyons passer tour à tour sous nos yeux, subjuguant les hommes et les asservissant secrètement mais sûrement à leurs desseins toujours grands: reines, poétesses ou guerrières, simples femmes du peuple quelquefois, mais suppléant par la noblesse de leur cœur à l'obscurité de leur naissance.

Si l'homme représente la force de l'humanité, la femme en est la grâce et le sourire. Chez les Grecs, et avant eux, chez les Egyptiens et les Chaldéens, les femmes donnèrent à la société « cette auréole souriante dont nous sommes encore charmés ». Chez les Romains ensuite, nous rencontrons « ces mères admirables » que l'on nomme Cornélie, Aurélie ou Attia.

Lorsque l'empire romano-byzantin commence à chanceler sur ses bases, c'est souvent une main de femme qui le raffermir.

Madame Henriette Tassé parle peu des femmes de la Bible. C'est sans doute que tout le monde connaît leur rôle sublime: Esther, Judith, Madeleine la repentante et, par dessus toutes, la vierge Marie, sont des noms éternels.

Au Moyen Âge, la châtelaine sait inspirer les procédés nobles et délicats de la galanterie aux chevaliers et quand paraît la Renaissance, les « dames » qui l'ont rendue possible, y prennent une large part et se mêlent intimement à l'histoire, telles Jeanne d'Arc, Anne de Beaujeu ou Marguerite de Navarre.

Mais c'est au XVII^e siècle que la femme règne en véritable souveraine sur la société; qui donc ne connaît « la charmante marquise de Rambouillet », l'impétueuse duchesse de Montpensier, la spirituelle Mademoiselle de Scudéry et, entre toutes, Mme de Maintenon et Mme de Sévigné.

Il n'est pas jusqu'à la sombre époque de la Révolution où, parmi les nuages rouges, n'apparaît de temps à autres, telle une étoile au sein d'une éclaircie, quelque attachante figure de femme.

A mesure que l'on approche des temps qui sont les nôtres, les noms se multiplient et encore Madame Henriette Tassé a-t-elle laissé volontairement dans l'ombre — on ne pourrait lui demander de dresser une encyclopédie — tant de nobles femmes, inspiratrices ou même fondatrices d'œuvres qui durent encore pour le bien de l'humanité.

Toutes ces preuves sont concluantes par elles-mêmes, mais présentées avec la grâce qu'a su y mettre Madame Henriette Tassé, elles conquièrent tout à fait. Il est toujours bon de dire bellement les choses et Madame Henriette Tassé s'y entend. Je ne louerai donc pas son style, d'autres l'ont fait avant moi et leur témoignage vaut plus que le mien.

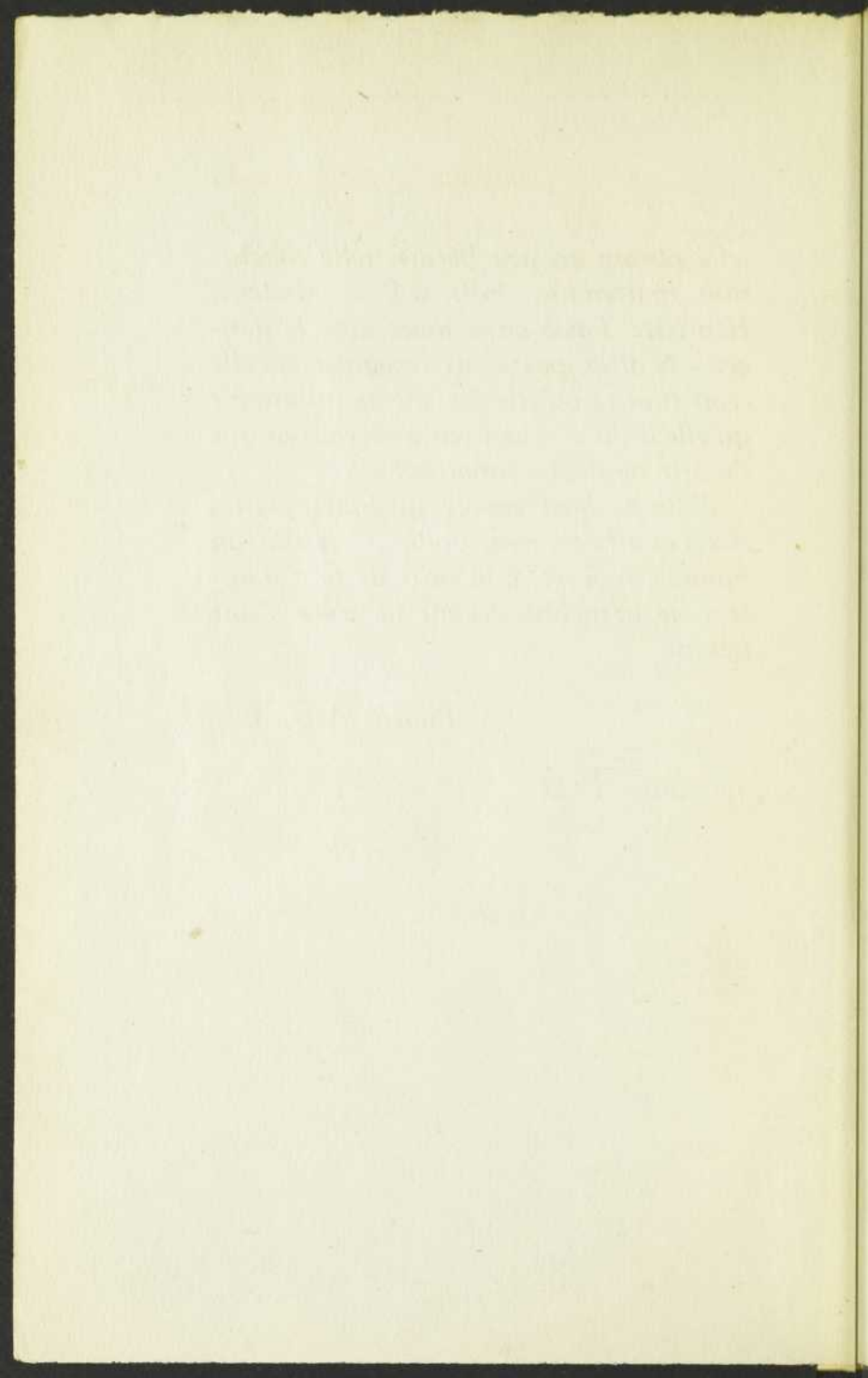
Quelques-uns souligneront ça et là

telle phrase un peu hardie, telle conclusion inattendue. Fille d'Ève, Madame Henriette Tassé aime jouer avec le danger. N'allez pas vous imaginer qu'elle croit tout ce qu'elle dit, du moins autant qu'elle le dit : « Le cœur a ses raisons que l'esprit ne peut connaître ! »

J'aurais bien encore quelques petites réserves à faire, mais voilà . . . je suis un homme, moi, et, à la suite de tant d'autres, je m'incline devant la grâce d'une femme.

Eugène Achard.

1er juillet 1927.





ANTIQUITÉ

C'est une erreur de regarder la civilisation comme étant exclusivement l'œuvre de l'homme. Une civilisation ne se perfectionne pas seulement par les progrès de l'industrie, des sciences, des lettres, des arts, mais aussi par les femmes. « Aucun progrès social, dit Charles Letourneau,¹ n'est possible si la femme n'y participe pas pour y aider et en bénéficier; pour cela il faut mettre, autant que possible, les deux sexes sur un pied d'égalité dans l'éducation, dans le mariage, dans la société. »

Le siècle de Louis XIV a atteint l'apogée de la culture française comme le siècle de Périclès a marqué celui de la Grèce, et

¹ La condition de la femme à travers les diverses races et les civilisations. 1903.

ce sont les femmes qui leur firent cette auréole souriante dont nous sommes encore éblouis et charmés.

Rien n'a donc manqué à la civilisation athénienne, pas même l'influence de la femme. C'est à son contact que les Grecs perdirent la rudesse de leurs mœurs.

Dans la société athénienne, il y eut trois catégories de femmes: les épouses, les hétaires et les pallaques. Démosthène dit: « Nous avons des amies (hétaïres) pour la volupté de l'âme, des filles pour la satisfaction des sens, des femmes légitimes pour nous donner des enfants et garder nos maisons. »

Ce sont les courtisanes qui furent les artisans de la gloire d'Athènes. « Hétaire » n'avait pas dans l'antiquité le sens qu'on attache aujourd'hui à ce mot. Il signifiait alors « compagne, amie »; le mot « hétaire » veut dire « amitié ». Elles exercèrent une grande influence sur les événements politiques par leurs relations avec les hommes publics en vue.

Les hétaires avaient toutes les grâces et la séduction que donne une éducation artistique et littéraire. Musiciennes, poétesses, philosophes, fort érudites sans pédantisme, elles attiraient près d'elles tous les beaux esprits, comme le firent plus tard, avec plus de vertu, mais non moins de charme, les précieuses du grand siècle. Leurs salons ne furent pas moins célèbres que celui de Ninon de Lenclos, au XVII^e siècle, et les plus sages parmi les Grecs, non seulement y allaient, mais y conduisaient leurs femmes, comme les courtisans de Louis XIV amenaient leurs fils chez la belle Ninon. Elles relevaient le goût et le ton de la société et contribuaient au progrès de la littérature et des arts, inspirant les poètes et les artistes.

Chez elles, l'on causait de tout, de philosophie, de morale, de politique et d'amour. Le monde n'a pas beaucoup changé! L'art de la conversation fut porté si loin qu'on créa un mot spécial pour l'exprimer, l'atticisme, qui s'applique en-

core aujourd'hui à la délicatesse et à la perfection du langage.

Aspasie fut l'amie des grands hommes de son temps et les subjuguait tous par sa beauté et son esprit. Elle les inspirait, les conseillait. Platon, dans ses « Entretiens », l'appelle la « Divine Aspasie » et Périclès lui doit les plus éloquents de ses discours.

Phryné n'avait pas la valeur intellectuelle d'Aspasie, mais elle était belle. Un jour que l'on célébrait, à Eleusis, une fête de Neptune, une grande foule se pressait sur le rivage. Phryné entra dans la mer toute nue et en sortit tordant ses cheveux humides. Le peintre Apelle et le sculpteur Praxitèle se trouvaient dans la foule. Ils gravèrent sur leurs tablettes cette scène inoubliable et en firent l'un sa Vénus Anadyomède, l'autre une statue d'or qui fut placée dans le temple de Delphes, sur une colonne de marbre pentélique. Et voilà comment une courtisane de beauté divine enrichit l'art de deux chefs-d'œuvre incomparables.

Laïs de Corinthe était aussi belle et la femme la plus accomplie que l'on ait connue. Elle survécut à sa beauté; la courtisane suspendit dans le temple de Vénus son miroir devenu inutile, sous lequel Platon fit graver une inscription que Voltaire a traduite en ces quatre vers:

*Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours
Il redouble trop mes ennuis. [belle
Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.*

Sapho fut, avec Homère et Pindare, l'un des trois grands poètes de la Grèce antique. C'est de ses chants inspirés que sont nés tous les chants d'amour qui ont bercé la tendresse humaine. Jusqu'au jour où l'île de Lesbos entendit ces chants, les hommes confondaient le plaisir avec le bonheur, la volupté avec l'amour, il n'existait qu'un instinct grossier et brutal. C'est Sapho qui révéla l'amour en chantant ses ivresses et ses

souffrances. Elle en a exprimé toutes les nuances et toutes les formes. Elle mérita le nom de dixième muse.

« En vérité, disait Plutarque, en parlant d'elle, ce que cette femme chante est mêlé de feu. »

La pudeur n'existait pas chez les Grecs, c'est elle en quelque sorte qui créa ce sentiment; elle l'a délicieusement chanté:

*C'est un doux fruit qui rougit au sommet de
Sur la plus haute branche, [l'arbre*

*Au temps de la récolte, les cueilleurs ne l'ont pas
Mais ils n'ont pu l'atteindre. [oublié*

Il ne reste de son œuvre que des strophes brisées, mais c'est assez pour la rendre immortelle. Elle est la première femme qui se suicida par amour. Elle se précipita dans la mer du haut du rocher de Leucade. On trouve des traces de Sapho dans toutes les littératures.

Corinne enseigna la poésie à Pindare et remporta sur lui la couronne aux Jeux Olympiques.

Herpélis épousa Aristote, le plus célèbre philosophe grec et Thaïs, favorite d'Alexandre le Grand, épousa Ptolémée et devint reine d'Egypte.

Les femmes romaines furent des mères admirables, dont les vertus surhumaines sembleraient aujourd'hui presque barbares. Elles jouèrent un rôle important dans la République. Cornélie exerça une grande influence sur les Gracques et Coriolan ne put résister aux supplications de sa mère. Citons aussi, sous l'Empire, Aurélie près de César, Attia près d'Auguste, Marc-Aurèle, le plus vertueux des empereurs romains, avait un culte pour sa mère. Lorsque leur influence disparaît, la décadence est venue.

Dans la grande période historique de la Grèce et de Rome, durant un âge d'égoïsme et de dérèglement, naquit une philosophie qui reconnaissait la vertu comme le but le plus élevé de l'humanité, qui à Rome finit par arracher la femme à la dépendance et à la sujétion, dans la-

quelle la tenait la loi. Nous ne serons pas surpris de constater que cette philosophie naquit dans l'âge de la plus complète liberté intellectuelle que la femme eût connue.

« La femme, chez beaucoup de tribus gauloises et celtiques, avait une liberté que l'Orient, la Grèce et Rome n'ont guère connue. » ¹

Justinien est redevable à Théodora d'une partie de la gloire qui sauve son règne de l'opprobre. C'est l'influence de cette impératrice qui se fait sentir dans la plupart des grandes œuvres de son règne. C'est elle qui inspire au Tétrarque l'idée de ces Institutes, de ces Pandectes, de ces recueils de lois, dont l'étude permit d'édifier le droit moderne. C'est elle qui provoqua ce luxe effréné pour la satisfaction duquel furent sauvées la plupart des merveilles de l'art d'autrefois. C'est elle qui contribua à faire édifier Sainte Sophie, ce temple merveilleux.

¹ Alfred Fouillée. Histoire de la Philosophie.

Jetons maintenant un regard en arrière vers des civilisations plus anciennes, nous verrons encore qu'aux époques les plus glorieuses de leur histoire la femme exerça aussi son influence.

L'Egypte fut le berceau de la civilisation. Nous savons imparfaitement sans doute, mais nous savons un peu par les auteurs anciens et par les monuments quelle situation avait la femme au temps des antiques dynasties de l'Egypte.

Il ne peut y avoir qu'une opinion sur la supériorité évidente de cette situation et sur l'état moral qui s'en suivit par rapport à la situation actuelle. Nous savons en effet ce qu'est aujourd'hui la femme fellah,¹ cette vraie bête de somme et aussi ce que l'Islamisme a fait de la femme. « Les représentations et les inscriptions funéraires de l'Egypte hiéroglyphique, dit le Dr Gustave Le Bon,² nous montrent au contraire la femme de toute con-

¹ Femme du paysan égyptien.

² Les Premières Civilisations.

dition occupée aux seuls travaux de l'intérieur, au tissage, par exemple, compagne des plaisirs de l'homme, prenant place avec lui aux banquets. Jeune, on la voit, parée de bijoux et de fleurs, égayer les fêtes par sa beauté et par ses chants; vieille, on la voit l'objet, comme le père, de la vénération des enfants, partout à côté de l'homme sur le pied d'égalité, admise même à certaines fonctions sacerdotales et à la magistrature. Les reines et les princesses officiaient à côté du roi. »

Autour des tables du festin, la présence des femmes apporte un attrait que n'a guère connu le monde antique, pas plus que l'Orient moderne. Mais en Egypte, partout où se trouvait l'homme, sa femme l'accompagnait. Aucune circonstance ne brisait, fût-ce pour un instant, l'intimité conjugale. Le mari et la femme traversaient la vie la main dans la main, tels qu'on les voit aujourd'hui sur leurs tombeaux.

« Nul peuple, dit Charles Letourneau, n'a conçu et constitué le mariage d'une manière plus libre et en laissant à la femme plus d'indépendance. » Comme les souverains de l'ancien Pérou, les Egyptiens avaient ordinairement à côté d'eux sur le trône une sœur-épouse. Les femmes n'étaient pas exclues du trône. « La reine reçoit plus de puissance et plus d'honneurs que le roi, » dit Diodore de Sicile.

Une ombre gracieuse erre autour des pyramides. C'est celle de la reine Nitokris qui fit achever celle de Mykérinus et voulut y reposer elle-même dans un sarcophage en basalte bleu, au-dessus de la chambre du pieux roi; le seul des trois constructeurs dont le peuple eût respecté le tombeau. Nitokris appartenait à la sixième dynastie; c'est elle qui termine la série des glorieux souverains et qui voit clore la période brillante de l'Ancien Empire; sa régence termina une époque de splendeur et de prospérité ininterrompue, qui avait duré 800 ans. « Après

cela, il y eut un espace béant et sombre de cinq siècles duquel rien ne surgit et dont les échos ne nous sont pas parvenus, » dit Gustave le Bon.

La charmante princesse, pour venger son frère et époux, mort assassiné, fit bâtir, dit Hérodote, une immense salle souterraine; puis, sous prétexte de l'inaugurer, mais en réalité dans une autre intention, elle invita à un grand repas et reçut dans cette salle bon nombre d'Égyptiens, de ceux qu'elle savait avoir été les instigateurs du crime. Pendant le festin, elle fit entrer les eaux du Nil dans la salle par un canal souterrain qu'elle avait tenu caché. Il y a de la grandeur dans cette vengeance de femme.

Sous le Nouvel Empire, Thoutmès 1er maria, comme c'était l'usage, son fils, Thoutmès II avec sa fille Hatassou. La princesse prit une part effective et prépondérante au gouvernement pendant la jeunesse de son époux et frère. Le plus grand des obélisques fut édifié par cette reine, à Thèbes.

A côté des Pharaons vous voyez toujours la statue de leurs femmes. Les statues de Ra-Hotep et de sa femme Néfert datent de plus de 6000 ans, c'est-à-dire avant la construction des pyramides. Ces deux statues, avec celles de Sépa et de Nésa, au Louvre, sont les plus vieilles au monde. Aussi loin qu'on remonte les âges en Egypte, vous trouvez toujours la femme à côté de son époux.

La dernière reine de la dynastie grecque des Ptolémées, la fameuse Cléopâtre, pouvait donner audience aux ambassadeurs de sept nations différentes en parlant à chacun dans leur langue. Elle enrichit la bibliothèque d'Alexandrie des 200,000 manuscrits si précieux de Pergame. Elle subjuga César, le conquérant du monde, et Antoine oublia sa patrie pour elle. Elle mourut pour ne pas obéir à Octave, ce qui est un beau trait de patriotisme. Elle contrebalança un moment la fortune romaine. C'est la femme la plus extraordinaire dont l'his-

toire fasse mention. Sa beauté égalait celle d'Hélène. Pascal, dans un passage célèbre de ses « Pensées » fait allusion au nez de Cléopâtre « qui, s'il eût été plus court, eût changé la face du monde. »

Hypathia professa la philosophie grecque, à Alexandrie; elle fut célèbre non seulement pour ses capacités intellectuelles, pour son éloquence, mais aussi pour sa beauté; son influence se fit sentir en dehors de l'Egypte.

La renommée scientifique des Chaldéens remplissait le monde antique. Pour Diodore, Hérodote, Strabon, Aristote, le développement de l'esprit humain fut aussi précoce et aussi complet sur les bords de l'Euphrate que sur les rives du Nil. Ce fut une femme, si on en croit la légende, qui fonda leur empire; son génie en fit un pouvoir qui dura 1000 ans, et les inscriptions cunéiformes de Ninive décrivent sa magnificence et sa gloire. D'après la légende, Sémiramis avait été abandonnée par sa mère sur un rocher et nour-

rie par des colombes. Cette origine si poétique contribua sans doute à cette haute fortune, que sa beauté lui fit rapidement conquérir. L'armée assyrienne était campée devant Bactre; le siège menaçait de traîner en longueur. Sémiramis revêt un costume masculin, prend une poignée d'hommes, arrive à cheval jusque sous la forteresse, et surprenant par son impétuosité les gardiens, qui ne l'avaient pas vu venir, elle parvient sous une grêle de flèches à s'emparer de ce poste important. Sémiramis qui a remporté d'assaut la citadelle de Bactres et le cœur de Ninus voit poindre pour elle l'aurore de la puissance suprême.

Ninus avait fait construire Ninive, elle voulut élever Babylone. Le rêve du génie est d'éterniser un nom par la pierre ou le marbre. Ainsi s'était élevée la capitale de l'empire assyrien, sous la puissance de cette femme affamée de gloire et de plaisir. Elle créa un État, une armée, donna aux arts une impulsion que nul n'avait

imprimée avant elle. On lui attribue cette inscription : « La nature m'a donné le corps d'une femme, mes actions m'ont égalée au plus vaillant des hommes. »

Elle commanda ses armées, fit des lois et la gloire de Sémiramis montre la part que la femme joua dans l'antiquité. L'histoire de cette reine admirable de beauté qui rendait les hommes fous d'amour, domptait les peuples, élevait des villes incomparables, jetait des ponts sur les fleuves, traçait des routes à travers les montagnes, dont la naissance et la mort même avaient été miraculeuses, charme l'imagination à travers les siècles et garde encore son prestige.

L'empire des Perses élevé sur les ruines de Babylone fut renommé pour ses amazes. L'homme était alors banni du gouvernement. Quoique nous savons peu de choses de leurs coutumes, la tradition mentionne le nom et les hauts faits de plusieurs reines, et ce fut l'un des travaux d'Hercule d'emporter la ceinture d'Hypo-

lite, la plus célèbre d'entre elles. Diodore de Sicile dit qu'une reine amazone nommée Thalestris vint au camp d'Alexandre afin qu'il la rende mère. On pratiquait l'eugénisme déjà à cette époque lointaine, c'est peut-être ce qui faisait leur supériorité.

Zénobie, reine de Palmyre, fut une femme supérieure, quoique son règne fût de courte durée. Elle fit de Palmyre la capitale de l'Orient. Elle tint tête aux Romains, et fut enfin vaincue par Aurélien, en 273, qui l'amena en captivité.

« L'importance du rôle joué par le principe-mère, dit Jacolliot,¹ dans les primitives conceptions des Hindous, sur la création, explique le respect religieux dont fut entourée la femme au temps des Védas. Il existe une corrélation entre la splendeur de l'Inde et la situation vénérée des femmes entre la décadence brahmanique et la dégradation de ce sexe, qui

¹ La Femme dans l'Inde.

représente, d'après les Védas, l'âme de l'humanité. »

L'esprit et les ordonnances de la loi mosaïque ont fait à la femme une position inférieure. La polygamie entraîne toujours la déchéance de la femme. L'abaissement de la femme est un indice précurseur de l'abaissement d'une nation. Déborah, juge d'Israël, fit preuve d'habileté, de sagesse et de courage dans l'administration du gouvernement. Cette célèbre prophétesse promit la victoire à Barac, général israélite; elle composa et chanta le cantique d'action de grâce; ce fut le plus ancien et l'un des plus beaux chants de guerre. Judith et Esther donnèrent l'exemple du plus courageux dévouement pour sauver leur peuple.

Les Juifs n'ont possédé ni arts, ni sciences, ni industries, ni rien de ce qui constitue une civilisation. Leurs villes, leurs temples, leurs palais, ils étaient tout à fait incapables de les élever eux-mêmes; au temps de leur plus grande puissance, sous le règne de Salomon, c'est de l'étran-

ger qu'ils furent obligés de faire venir les architectes, les artistes, dont nul émule n'existait au sein d'Israël. Et pourtant cette petite tribu de Sémites joua, par les religions issues de ses croyances, un rôle capital dans l'histoire du monde.

Aucun mouvement d'une grande importance se passe sans que les femmes y prennent part comme combattantes ou comme martyres. Le Christianisme doit beaucoup aux femmes. Leur zèle missionnaire se fit sentir dès les premiers jours de la chrétienté; elles convertissaient les gens de haut rang. Le christianisme avait contribué à adoucir et à relever la condition de la femme, mais il était trop lié par ses origines au Judaïsme, qui la tint toujours inférieure, comme tout l'Orient.

Les trônes s'écrouleront, les civilisations disparaîtront, mais pour son geste poétique et touchant, le souvenir de Marie Madeleine vivra toujours. « Il lui est beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé, » a dit Jésus. La courtisane

de Magdala a inspiré le pinceau de Murillo, Titien, Corrège, Guido Reni, Raphaël, Véronèse, Rubens et Van Dyck; et le ciseau de Canova l'a fait revivre dans le marbre.

Quoique dans l'Évangile, les femmes occupent une grande place auprès de Jésus, les premiers siècles du Christianisme furent une déchéance pour la femme, car au moment où le Christianisme apparut, elle jouissait d'une grande liberté et exerçait beaucoup d'influence dans l'Empire romain. On la considérait comme un mal nécessaire. Mal pour mal, les hommes font autant sinon plus de mal à la femme qu'elle ne leur en fait. Chez presque tous les peuples, surtout les barbares, la femme a eu à souffrir de la brutalité et de la cruauté de l'homme. Encore en Afrique et en Australie, chez les indigènes son sort est inférieur à celui de la bête; on la bat, on la tue pour le moindre prétexte. Il est rare, dit Letourneau, de rencontrer une femme indigène dont le corps ne porte pas de cicatrices.



MOYEN ÂGE

Si les lettres et la philosophie doivent beaucoup au Moyen Âge, il reste un point où il ne saurait trouver grâce devant nos yeux: c'est l'état d'abaissement où il tint la femme. Ce sont les pages sombres de notre histoire.

La lumière qu'Athènes et Byzance ont projetée sur le monde se perd maintenant dans la nuit des temps, c'est parce que l'homme révolté contre l'impérieuse domination de la femme se venge, qu'il prend sa revanche et que par une conséquence toute naturelle il retombe dans la barbarie. Malgré la jurisprudence impériale qui l'avait émancipée, malgré la loi de Jésus qui la reconnaît comme l'égale de l'homme, elle n'avait plus aucun droit, et la loi Salique qui, en France, l'exclut

du trône et décrète avec mépris que « le sceptre ne doit pas tomber en quenouille » est la manifestation évidente des sentiments de l'homme à l'égard de la femme, dont après ce temps de misères morales le règne devait revenir plus brillant.

Il faut remonter jusqu'à Héloïse, c'est-à-dire au XIIe siècle, pour que la femme prenne le rang qui lui appartient, non seulement à la hauteur du cœur de l'homme mais aussi à la hauteur de son cerveau. Sa beauté et son esprit avaient un charme incomparable. On ne peut séparer le nom d'Héloïse de celui d'Abélard. Par leur vie, par leur œuvre, dit Victor Cousin, ils appartiennent l'un et l'autre à l'histoire de l'esprit humain. « Abélard, dit Gréard, occupe une place à part dans les annales de la philosophie. Dans une sphère plus modeste, Héloïse ne joue pas un moindre rôle. Dès sa jeunesse, elle étonna et ravit Pierre le Vénérable par l'étendue et par la gravité précoce de son savoir. Au comble de la puissance, saint

Bernard s'incline devant la fermeté de sa raison. La cour de Rome la bénit et consacre son œuvre, et la règle empreinte d'un libre et sage esprit qu'elle donne au Paraclet devient la base des constitutions de tous les monastères de son temps. »

« Il n'est pas, dit Michelet, de souvenir plus populaire en France, que celui de l'amante d'Abélard. On visite encore le gracieux monument qui réunit les deux époux avec autant d'intérêt que si leur tombe avait été creusée d'hier. C'est la seule qui ait survécu de toutes nos légendes d'amour. »

Abélard ne fut pas seulement un théologien, il fut aussi un apôtre et fit de Paris la capitale du savoir. Ce fut un événement dans l'histoire de la pensée, dit Crozals, que la constitution de l'Université de Paris. S'il faut personnifier ce grand mouvement, Abélard mérite d'en être le héros. A la foi aveugle et irraisonnée, comme saint Thomas plus tard, il substitua l'enseignement philosophique et le raisonnement.

Ce Breton était un grand seigneur que partout où il enseignait le peuple suivait en foule. Les femmes aussi accouraient; la puissance de son intelligence les charmait, mais la beauté de ses traits, avant qu'il n'eût prononcé une parole, lui avait déjà gagné tous les cœurs. Elles se sentaient grandies dans leur propre estime, en apprenant d'une bouche aussi séduisante qu'elles aussi avaient une âme et que leur règne allait bientôt venir.

Héloïse était la nièce du chanoine Fulbert, qui la fit élever avec soin, au monastère d'Argenteuil, dépendant de Notre-Dame, et lui fit donner une instruction aussi complète que possible. Quelle était alors l'instruction des femmes ? Bien peu de choses: on leur apprenait à lire, mais pas à écrire. Son éducation scolaire terminée, il la fit venir auprès de lui et lui enseigna à son tour ce qu'il savait lui-même. Or ce que le chanoine savait était ce que seuls savaient les moines du Moyen Âge: le latin, le grec, l'hébreu et les éléments de la scolastique.

Héloïse n'aurait été que la femme la plus savante du Moyen Âge, admirée des papes et des grands penseurs de son temps, si son amour pour Abélard n'avait prouvé que son cœur était à la hauteur de son intelligence. Elle entendit Abélard, alors dans tout l'éclat de sa jeune renommée, et subissant l'irrésistible ascendant de ce penseur, dont l'éloquence troublait si aisément les cœurs, elle l'aima de cette ardente passion que ni les malheurs, ni le cloître, ni les ans ne purent jamais éteindre. Abélard se laisse d'abord aimer, il y était accoutumé. Mais bientôt son caprice se change en amour sincère, il l'épouse secrètement. Lui, le dominateur des foules, le lutteur qui réduisait au silence les plus grands docteurs et qui embarrassait saint Bernard lui-même, il avait rencontré sur sa route de gloire, non pas une simple élève docile, mais une inspiratrice qui l'étonna par la hauteur de ses vues et le vol de sa pensée. Dès lors Abélard appartint à Héloïse et

leurs deux noms enlacés s'ajoutèrent à la liste des amants légendaires: Héro et Léandre, Yseult et Tristan, Lohengrin et Elsa. Les lettres immortelles qu'Héloïse écrivit à Abélard ne sont pas seulement les plus célèbres lettres d'amour, mais elles expriment aussi une pensée substantielle. Victor Cousin dit qu'elle écrivit quelquefois comme Sénèque. Après leur mort, leurs lettres commentées ne tardèrent pas à éveiller dans le cœur des hommes, pénétrés d'admiration pour cette passion invincible, des sentiments plus doux à l'égard des femmes, trop longtemps méprisées. C'est donc d'Héloïse que date la fin des ténèbres moyenâgeuses.

À mesure que le règne de la femme s'affermirait, succèdent peu à peu les clartés de la Chevalerie et les splendeurs de la Renaissance.

Aux époques de carnage, si quelque trace de bonté, de générosité, de grandeur se montre, c'est presque toujours à l'influence des femmes ou d'une femme qu'il faut l'attribuer.

« Les femmes de l'époque féodale, dit Guizot,¹ avaient une dignité, un courage, des vertus, un éclat qu'elles n'auraient point déployé ailleurs et qui a contribué à leur développement moral et au progrès général de leur condition. La vie de château sombre, solitaire, a été favorable à cet esprit de famille qui tient tant de place dans l'histoire de la civilisation. »

C'est surtout au temps de la Chevalerie que cette influence devient plus sensible; l'amour se mêle au fanatisme pour en adoucir la fureur, la galanterie dans les mœurs en polit la rudesse. On se reprend à vivre parce qu'on se reprend à aimer. On a longtemps douté de l'existence des Cours d'Amour, mais les recherches littéraires ont établi de la façon la plus indiscutable qu'elles ont existé. C'est surtout par un ouvrage remarquable du chapelain de la cour, Andréas: « De arte amatoria » (De l'art d'aimer) du XIIe siècle, qu'on a appris à les connaître.

¹ Histoire de la Civilisation.

Les Cours d'Amour, présidées par une dame de haut rang, ou une illustre châtelaine, rendaient des jugements qui sans être légaux, exerçaient cependant une grande influence morale; les nobles juges jouissaient d'un respect illimité, ce qui donnait à leurs décisions toute l'autorité nécessaire, que l'opinion publique sanctionnait d'ailleurs en tous points.

L'amour moderne, fait de respect, de fidélité et de dévouement, est né au Moyen Âge. Par les poètes de la Chevalerie et des Cours d'Amour, l'humanité s'enrichit d'un sentiment nouveau. L'instinct est l'œuvre de la nature; l'amour est l'œuvre de la femme. L'amour, en enrichissant et en restreignant l'instinct sexuel, transforme si bien cette tendance qu'il devient parfois autre chose que cet instinct, qui est sa raison d'être. « L'amour supérieur est une spiritualisation de cet instinct, » dit Paulhan.

La femme dans l'Antiquité ressemblait à une statue grecque qui ne parle qu'à nos

sens, qu'à nos yeux. Les Grecs avaient deux Vénus, l'une pour la vraie passion, l'autre pour le désir; pourtant, ce peuple n'a pas connu l'amour véritable. Au Moyen Âge la femme voulut être aimée autrement, non seulement pour son corps mais pour son âme, pour son intelligence, pour ses qualités morales.

Westermarck ¹ dit: « L'histoire du mariage est l'histoire d'une union dans laquelle les femmes ont triomphé peu à peu des passions, des préjugés et de l'égoïsme de l'homme. »

« L'amour, dit le Dr A. Marie, se reflète dans les civilisations successives; les cultures humaines sont la traduction des façons dont il est compris aux différentes époques; de là, le rôle capital de la femme et de son statut social dans le progrès des civilisations. »

« On ne peut mesurer, dit Alfred Rambaud, ce que les féodaux ont dû au culte

¹ History of Human Marriage.

de la femme; rien n'a plus contribué à dégager de l'ancienne barbarie la civilisation française.»¹ Les dames n'inspiraient pas seulement à leurs fidèles des sentiments de bravoure, de courtoisie et d'honneur; elles leur inculquaient le goût de la science et de l'instruction. Il n'y avait que les moines qui avaient de l'instruction à cette époque. La noblesse était inculte, passant son temps à guerroyer.

Le rôle de la femme grandit dans la famille et la société. Religieuse, elle peut devenir abbesse; mariée, elle apporte à son mari des châteaux-forts, parfois des provinces entières. Le blason de la femme s'unit dans les armoiries nouvelles à celui du mari. Les bourgeoises mêmes ont une liberté d'allure inconnue dans les temps anciens. Au XIV^e siècle, dans la Touraine, elle prennent part aux élections pour les États Généraux. Au XVII^e siècle, Mme de Sévigné siègera aux États de Bretagne.

¹ Histoire de la Civilisation française.

C'est la femme qui inspira et donna l'essor à la poésie nationale. Le comte de Thibault composa pour Blanche de Castille ses plus tendres virelais, inspirés par un respectueux amour.

Le XIV^e et le XV^e siècle comptent un grand nombre de femmes qui contribuèrent au mouvement de l'intelligence. Citons parmi elles Christine de Pisan, célèbre par ses poésies et Clémence Isaure, qui fonda les Jeux Floraux. Au bout de quatre cents ans d'existence, l'Académie des Jeux Floraux est encore vivace. La Harpe, Chamfort, Millevoye, Victor Hugo et d'autres célébrités prirent part à ces concours.

A ce moment, les femmes se présentent en foule à notre examen. C'est tour à tour Odette, berçant la tristesse d'un pauvre roi fou; Agnès Sorel, galvanisant la faiblesse de Charles VII; Jeanne d'Arc, brisant les fers de sa patrie captive; c'est Genevière, défendant Paris; Jeanne Hachette, défendant Beauvais.

Hitler, Jeanne d'Arc, cette paysanne, cette sainte, eut plus de génie que tous les grands capitaines de son temps et plus de bon sens que le roi et ses courtisans. Elle employa des méthodes de combat que Napoléon, le plus grand capitaine du monde, devait employer plus tard. Sa gloire est plus pure que celle de Bonaparte, que son ambition perdit et qui ruina la France. Jeanne d'Arc est la personification du patriotisme français.



RENAISSANCE

A la renaissance, la femme prend enfin sa revanche, elle se mêle intimement à l'histoire par les Anne de Beaujeu, les Marguerite de Navarre, les Diane de Poitiers, les Catherine de Médicis.

Michelet dit: « Non seulement l'art, la littérature, les modes et toutes choses changent par elles de formes, mais le fond même de la vie. »

Sous François 1er, on vit les trois Marguerites former autour d'elles une cour diserte et brillante.

Tandis que la discorde, la guerre civile décimaient le royaume, Marguerite de Navarre ranimait le flambeau des arts et des sciences.

« Diane de Poitiers, dit Paul de Saint-Victor, restera pour la postérité la déesse

protectrice de la Renaissance. Le taciturne Henri II lui fut redevable de la gloire de son règne. »

Mlle de Gournay fait connaître les « Essais » en les annotant de notes érudites et de gloses intéressantes. Montaigne l'appelait « sa fille spirituelle. » Elle est l'ancêtre des féministes; dans un ouvrage philosophique, elle expose les « Grieffs des Dames ».

Mme Dacier traduisit presque tous les poète de l'Antiquité avec une telle probité que Boileau, si dur pour les femmes, lui rendit un hommage éclatant.

Le mouvement social féminin, arrêté un moment par les querelles religieuses et les habitudes soldatesques de la cour d'Henri IV, se ranima au XVIIe siècle et reçut de la société de l'hôtel de Rambouillet un élan qu'il ne devait plus perdre et qui a beaucoup contribué à épurer la langue française.



XVII^e SIÈCLE

Au XVII^e siècle, la conversation eut de l'influence sur les mœurs. Au XVIII^e siècle, elle en eut sur les idées. « Les hommes, dit Deschanel, donnaient aux femmes de la solidité et de l'élévation dans le jugement; les femmes donnaient aux hommes cette souplesse d'esprit, cette pénétration, cette connaissance de la nature humaine qui est leur science instinctive. » La conversation est une pénétration intellectuelle aussi utile qu'agréable. Est-il rien de plus exquis qu'un langage élégant effleurant d'une aile capricieuse les sujets les plus divers et parfois les plus profonds ?

Deux femmes eurent une grande influence sur le règne de Louis XIV : Madame de Rambouillet et Madame de

Maintenon. La première préside à son aurore, la seconde assiste à son crépuscule, à sa décadence.

Il n'est pas de figure plus sympathique que celle de la charmante marquise de Rambouillet, c'est elle qui affranchit la profession littéraire de la servitude où elle était avant elle; c'est elle qui créa cet art exquis, trop délaissé aujourd'hui, de la conversation et dota ainsi les femmes d'un charme nouveau.

Chez la belle marquise défilèrent deux générations d'écrivains, de poètes, de philosophes et de penseurs, dont les noms éblouissent encore de leur éclat et qui ont dépensé là des trésors d'esprit: Fléchier, le vieux Balzac, Pierre Corneille, Bossuet, Voiture, Molière, Saint-Evremond, La Fontaine, les comtes de Choiseul, de Gourville, D'Estrées, de Fiesque, le grand Condé, les abbés de Châteauneuf et D'Effiat, le cardinal Richelieu, qui s'inspira de ses réunions pour fonder l'Académie française.

Henriette d'Orléans, la duchesse de Montpensier, Charlotte de Montmorency, Catherine de Vivonne, Marie-Anne de Chevreuse, et Madeleine de Scudéry rehaussèrent par leur grâce, leur esprit et leur beauté ces réunions intellectuelles; ce sont ces femmes admirables qui ont créé la société française.

Madeleine de Scudéry étant en voyage avec son frère, ils s'entretenaient, un soir, dans l'auberge où ils étaient logés, de la composition d'un roman commencé. — Que ferons-nous du prince Magare? dit Mlle de Scudéry, je serais d'avis que nous le fassions mourir par le poison plutôt que par un coup de poignard. — Il n'est pas encore temps, dit M. de Scudéry, nous en avons encore besoin, nous l'aurons bientôt expédié quand il sera temps.

Deux marchands, qui étaient dans une chambre voisine, ayant prêté l'oreille à cette conversation s'imaginèrent qu'on projetait la perte de quelque prince effectif; ils avertirent l'aubergiste, qui donna

avis à un exempt de la maréchaussée. L'exempt arrête le frère et la sœur et les conduit sous bonne escorte à Paris, à la Conciergerie, où tout s'explique. On leur donna droit de vie et de mort sur tous les personnages de leur roman.

Au lieu de la sauvagerie des siècles précédents qui cloîtrait chaque famille dans ses châteaux, la claquemurait dans ses donjons, les lourdes portes des hôtels s'ouvrirent, on se mit à fréquenter les uns chez les autres, et ce qu'on appelle la vie mondaine adopta les usages et les coutumes, qui n'ont pas beaucoup varié depuis trois siècles. Cela est l'œuvre exclusive de la femme dont la puissance civilisatrice ne s'est jamais plus affirmée qu'à ce moment, où les forces masculines et féminines s'équilibrent.

Jusqu'à Madame de Rambouillet la conversation n'avait pas d'endroit qui lui fut spécialement consacré. On causait un peu partout, soit à table, soit autour du lit. Ce fut la marquise de

Rambouillet qui créa le « salon ». Non seulement elle imprima un mouvement à la littérature, mais l'art de bâtir et d'orner les maisons particulières lui durent de grands progrès.

Elle-même, sur les plans de l'architecte, abattit d'un coup de crayon quelques cloisons et réserva un large espace, percé de quatre ouvertures qui lui donnaient un jour éclatant, au lieu des anciennes petites pièces aux fenêtres étroites et sombres. L'architecte eut beau se débattre, la marquise maintint son idée. Quand l'hôtel ouvrit ses portes, c'est la fameuse pièce qui lui assura son succès. Tendue de velours bleu, rehaussé d'or et d'argent, le salon de Madame de Rambouillet, dont les fenêtres donnaient sur un parc habilement dessiné, prit le nom de « Chambre bleue ». Les mémoires du temps en font mention. Tout le monde voulait être admis dans cette fameuse « chambre » et l'on y venait voir non point tant les hôtes que les tentures

et les meubles, et pourtant que de gloires s'y sont succédé pendant presque un siècle. C'est dans cette pièce que le jeune Bossuet lut pour la marquise et ses hôtes le manuscrit de son premier sermon; ce qui fit dire à Voiture, le bel esprit à la mode, par allusion au jeune âge du sermonneur et l'heure tardive du sermon: « On n'a jamais ouï prêcher ni si tôt ni si tard ».

Tout est contraste dans la vie de François d'Aubigné. Naître dans une prison, où son père, fils du huguenot, le fameux Agrippa d'Aubigné, était enfermé pour dettes, et mourir après avoir été au comble de l'honneur. D'abord huguenote convaincue essayant les mauvais traitements de sa mère et des religieuses ursulines, plutôt que d'abjurer, plus tard catholique fervente.

Entre Scarron et le couvent, pour échapper à la misère, elle choisit ce paralytique, cet histrion de l'esprit. Gouvernante des enfants illégitimes de Louis XIV, puis son épouse secrète.

Mignard fit pour le roi le portrait de Mme de Maintenon, sous l'habit de sainte Françoise. C'était une trouvaille ingénieuse. Une question se posa. Le peintre mettrait-il sur les épaules de Françoise le manteau d'hermine, l'insigne royal? Ne risquait-on pas d'être indiscret? Mignard sut poser la question au roi lui-même. Notons le goût vraiment délicieux qui inspira la réponse évasive. « Certainement, dit Louis XIV, sainte Françoise le mérite bien. »

Elle fonda Saint-Cyr, où elle recueillit 250 jeunes filles de noblesse, mais pauvres, qui recevaient une instruction gratuite et plus appropriée à leur rôle dans la vie que celle des couvents d'alors. Elle les dotait et les mariait avantageusement.

Nous lui devons le chef-d'œuvre de Racine « Athalie ». Elle demanda au poète de composer pour ses chères filles, comme elle les nommait, une pièce de théâtre, où il n'y aurait que des senti-

ments religieux et purs. Racine hésita, il n'écrivait plus par scrupule. Il donna d'abord « Esther », qui fut joué devant le roi, Bossuet, Fénelon, Mme de Sévigné, Mme de Lafayette et d'autres invités, choisis par le roi. Quand on joua « Athalie », ce fut portes closes, sans costumes, parce que les élèves de Saint-Cyr avaient pris des goûts trop mondains à la représentation d'« Esther ».

« Peu de femmes ont manié le français avec autant de finesse et de sûreté que Mme de Maintenon. J'oserais dire que, par la précision et la pureté des termes, elle écrit peut-être mieux que Mme de Sévigné, sa phrase est plus courte, plus vive, d'un ton plus moderne », dit Gaston Boissier. On voudrait un peu plus d'abandon dans ses lettres, on la trouve un peu trop raisonnable. Louis XIV l'appelait « Sa Solidité ».

On dit que, même au faîte des grandeurs, Mme de Maintenon n'était jamais satisfaite. Un jour qu'elle se plaignait

comme d'habitude de son sort, son frère d'Aubigné lui répondit avec son esprit habituel: « Est-ce que, par hasard, vous auriez voulu épouser Dieu le père ? »

A côté du salon de la célèbre marquise de Rambouillet il y avait celui de Mlle de Scudéry, de Mme de Lafayette, de la duchesse de Richelieu et de la comtesse de Montpensier. Mais l'influence la plus salubre fut exercée par celui de l'hôtel de Rambouillet, où il n'y avait pas que les « Précieuses » ridiculisées par Molière.

Jamais l'élégance dans les manières et la délicatesse dans les propos d'amour n'atteignirent un degré comparable à celui auquel elles étaient arrivées pendant la première partie du règne de Louis XIV.

Un autre salon brillant fut celui de Ninon de Lenclos qui réunissait autour d'elle ce qu'on appelait les beaux esprits. Nous y rencontrons La Rochefoucauld, La Fontaine, Molière, Mme de La Sablière, Mme Scarron, le grand Condé, le peintre Mignard, le marquis de Sévigné. Citer tous les noms des familiers de l'hôtel

des Tournelles, ce serait feuilleter l'armorial de France et donner la liste de tous les gens de lettres du siècle de Louis XIV. Bornons-nous à citer la présence du cardinal Richelieu et de Christine de Suède.

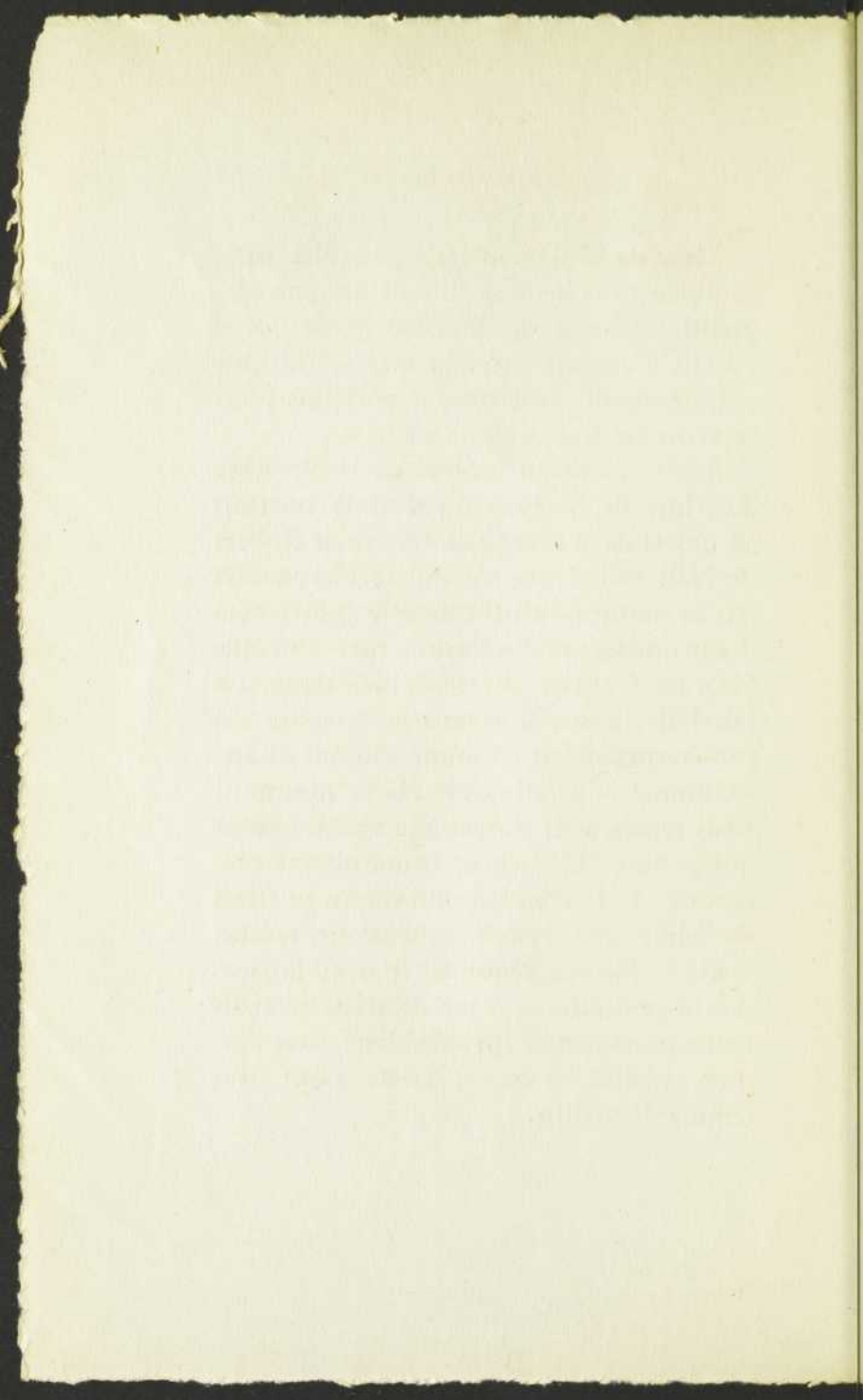
On a souvent comparé la belle Ninon à Laïs de Corinthe. À quatre-vingts ans elle inspirait encore de l'amour. Gaie, spirituelle, d'une conversation dont les réparties imprévues partaient comme des fusées, elle mit au milieu du siècle du Roi-Soleil et de l'étiquette de la cour la plus cérémonieuse qui fut jamais une note d'élégance et d'esprit bien français.

Les familiers de Mme de Sévigné étaient Bossuet, le cardinal de Retz, La Rochefoucauld, Séguier, Turenne, Bourdaloue, Fouquet, Condé, l'abbé de Coulanges. La célèbre épistolière disait qu'elle pouvait lire les Anciens dans la majesté du texte; bien peu de femmes pourraient en dire autant aujourd'hui.

Elle habita l'hôtel Carnavalet pendant vingt ans. C'est maintenant le musée de la ville de Paris.

Mme de Sévigné n'était pas jolie, mais combien plus belle sa fille peinte par Mignard. Joseph de Maistre disait: « Si j'avais à choisir entre la mère et la fille, j'épouserais la fille puis je partirais pour recevoir les lettres de la mère. »

Sur le panneau central de la chambre de Mme de Sévigné on voit le portrait au pastel de la marquise, œuvre de Robert de Nanteuil, légué au musée Carnavalet par la marquise de Laubespín, après bien des promesses et des taquineries. Lorsque Georges Caïn allait la saluer dans son hôtel de la rue Université, couchée sur son éternelle chaise longue, elle lui disait: « Comme vous êtes aimable et comme je vous remercie de songer à la vieille femme que je suis. Une chose toutefois me préoccupe. Est-ce bien à moi ou au portrait de Mme de Sévigné que vous rendez visite? Ne me répondez pas et laissez-moi mes doutes. » Que de tristesse et de regrets finement exprimés dans cette dernière phrase, c'est si triste pour une femme de vieillir.





XVIII^e SIÈCLE

Nous arrivons maintenant au siècle qui fut celui de la femme, le plus séducteur et le plus français de tous les siècles. Au XVIII^e siècle, c'est l'homme qui se rapprochait de la femme par ses manières et ses façons de s'habiller. Aujourd'hui, c'est la femme qui veut ressembler à l'homme, elle n'y gagne rien sinon de perdre sa grâce et son charme. Les femmes atteignent alors leur maximum l'influence. Des salons, la femme entre de plein-pied au conseil du roi, son empire est illimité, son despotisme sans frein parce que les hommes sont efféminés; l'équilibre entre les sexes est rompu.

Courtisane à la façon des hétaïres du temps de Périclès, la Pompadour fut l'Aspasie de son siècle. C'est elle qui per-

suada Louis XV de fonder la manufacture de Sèvres et l'École Militaire. Mmes de Prie, de Mailly, de Châteauroux, du Barry et de Polignac ont souvent montré du caractère, de la netteté et de la décision. Marie-Antoinette eut une grande influence sur l'esprit de Louis XVI. Les femmes alors sont « Un État dans un État » selon le mot de Montesquieu.

Au XVIIIe siècle, tout cercle intellectuel a son philosophe qui donne le ton aux entretiens, qui inspire les jugements sur les gens et les œuvres. C'est Fontenelle chez Mme Geoffrin, l'ami du roi de Pologne et de la grande Catherine; c'est le baron Grimm chez Mme D'Epinay, la protectrice de Rousseau; c'est Diderot chez le baron d'Holbach; chez Julie de Lespinasse c'est d'Alembert, son amant platonique; chez la savante marquise du Châtelet c'est Voltaire; chez Mme Necker c'est Marmontel.

Quelques heures avant sa mort, Mme Geoffrin entendant, à son chevet, une

discussion sur l'administration politique du bonheur, ne s'éveille une dernière fois que pour s'écrier: « Ajoutez le soin de procurer des plaisirs, chose dont on ne se préoccupe pas assez. » Parole vraie et profonde, ajoute d'Alembert, que Platon lui eût enviée. »

Les hôtes des dîners du mercredi, que la gloire devrait consacrer durant quarante ans, furent: Voltaire, Montesquieu, d'Alembert, Diderot, Helvétius, Marivaux, Saint-Lambert, Thomas, Marmontel, Piron, Grimm et le duc de Richelieu. Les artistes y eurent un jour de réunion spécial, le lundi, dont le succès contrebalança les mercredis littéraires. Parmi les plus marquants figuraient: La Tour, Boucher, Vernet, Vien, Lagrenée, Drouais, Cochin, Bouchardin, Carl Van Loo. Parfois on y entendait des musiciens comme Rameau et le jeune Mozart.

Sainte-Beuve disait de Mme Geoffrin qu'elle fut « un grand ministre de la société. » Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que

sans éducation, sans notion d'art ou de lettres, elle ait pu réunir chez elle et retenir autour de soi un tel groupe d'élite. Elle fut unique en son genre.

Si on voulait nommer tous les noms de ceux qui fréquentaient le salon de Mme du Deffand, il faudrait citer toutes les célébrités du XVIIIe siècle. Elle entretenait avec Voltaire et Horace Walpole une correspondance qui a mérité de soutenir l'impression, comme elle le dit elle-même.

Ses bons mots sont célèbres. Du livre de son ami Montesquieu elle dit: « Mais ce n'est pas l'esprit des lois: c'est de l'esprit sur les lois. »

On lui adressa un jour le portrait de son chien et les œuvres de Voltaire avec cet envoi d'un esprit bien français:

*Vous les trouverez tous deux charmants
Nous les trouvons tous deux mordants
Voilà la ressemblance.
L'un ne mord que ses ennemis
Et l'autre mord tous vos amis,
Voilà la différence.*

La charmante et spirituelle comtesse de Sabran eut un salon bien fréquenté. Dans le style épistolaire elle occupe une place voisine de Mme de Sévigné. Le chevalier de Boufflers, à qui on accordait autant d'esprit que Voltaire, aima la comtesse de Sabran d'un amour fidèle quoiqu'il ne put l'épouser qu'au soir de la vie.

Mme Helvétius, une amie de Condorcet, réunissait dans son salon une assemblée si brillante qu'on l'avait nommée les « États généraux de l'Intelligence ». Lorsque les invités étaient parfois choqués de la franchise qui y régnait, Fontenelle les calmait en disant : « Messieurs, ne dites pas de mal du diable, c'est peut-être l'homme d'affaires du bon Dieu. »

Le salon de Mme de Condorcet fut le premier à avouer ses idées révolutionnaires. On l'appelait le « Foyer de la République. » Son mari s'empoisonna pour échapper à l'échafaud.

Les hôtes de Mme de Tencin ¹ s'appelaient Montesquieu, Fontenelle, Mairan, Bernis, Marivaux, Marmontel et tant d'autres, toute la fine fleur de l'esprit français. C'était une femme remarquable pour son esprit. La philosophie sociale qui devait transformer la France durant la Révolution se développa dans son salon des conversations des encyclopédistes. Ils étaient loin de prévoir alors qu'ils en seraient les premières victimes.

Tous ces salons appartiennent à l'histoire politique, artistique et littéraire de la France. Talleyrand disait que celui qui n'avait pas vécu avant 1789 ne connaissait pas la douceur de vivre. Paris fut vraiment alors comme une autre Athènes, la patrie du goût, la Cité-mère des arts et des lettres; or ce fut la femme qui porta à ce degré de perfection l'art de la vie, la délicatesse des manières, le raf-

¹ Elle fut la mère de d'Alembert.

finement des passions et des sentiments, la subtilité des idées.

A l'aube de la Révolution, c'est une femme, Mme de Warrens, qui inspire Rousseau, son précurseur. Sous chaque nom que l'histoire enregistre, nous apercevons distinctement une femme.

C'est l'humble épouse de Danton qui lui fait promettre, au nom de leur amour, de sauver la vie du roi, de la reine, de Mme Elisabeth. Au nom de leurs deux enfants, elle tenta l'impossible auprès de son mari pour sauver le Dauphin et la Dauphine. Le tribun fut fidèle à ses promesses, mais il était impuissant à endiguer le courant. La pauvre femme en mourut de douleur.

Tous les soirs Robespierre venait au Café de la Régence faire sa partie d'échecs. Les amateurs se faisaient rares. Un jour le sanguinaire joueur ne trouve pas de partenaire. Un joli garçon, la perruque poudrée, la mine révélant un aristocrate s'avance :

— Vous ne jouez pas la partie Citoyen ?

— Il n'y a personne, dit Robespierre.

— Voulez-vous m'accepter pour partenaire ?

On joue; Robespierre est échec et mat.

— Nous n'avions pas fixé d'enjeu, dit le conventionnel, il sera ce que vous voudrez.

— Citoyen, répond le jeune homme en le regardant fixement, c'est la tête de mon ami le Chevalier X . . . , prisonnier à l'Abbaye qu'on doit guillotiner demain, et arrachant sa perruque d'où s'échappe un flot de cheveux blonds, il ajoute: je suis sa fiancée.

Robespierre se lève, sourit, et payant en bon joueur, crayonne sur une feuille de son carnet l'ordre d'élargir le prisonnier. La crânerie et la bravoure de cette jeune fille furent récompensées comme elles le méritaient.

Devant l'échafaud de Robespierre se dresse la ci-devant marquise de Fontenay,

devenue Mme Tallien. Par sa beauté impérieuse, elle exerça une pression sur Tallien et contribua à la chute et à la mort du dictateur. Les prisons ouvrirent leurs portes et la France rassasiée de tant de sang, de tant d'horreurs, put enfin respirer.

Mme Roland est l'une des plus pures gloires de la Révolution. Malgré le relâchement des mœurs, elle fut pure jeune fille et jeune femme; elle ne l'est pas moins dans les lettres qu'elle écrit à ses amis, aux jeunes hommes qui l'entourent d'une amitié passionnée; elle les calme, les élève au-dessus de leurs faiblesses. Le parti des Girondins prit naissance dans son salon, elle en fut l'âme.

Elle écrivit ses « Mémoires » dans la prison, le couteau de la guillotine suspendu sur sa tête et sur celles de tous ceux qu'elle aimait, et sur qui elle comptait pour sauver la France. Lamartine disait d'elle: « Toutes les vertus, les fautes, les espoirs et l'héroïsme de son parti semblent entrer avec elle dans le donjon. »

Ce n'est qu'au moment de mourir, dans ses « Dernières Pensées, » adressées à Buzot, qui commencent dans ses « Mémoires » par ces paroles: « Toi que je n'ose nommer » qu'elle lui avoua son amour. L'honnête et digne Bosc, au péril de sa vie, alla recevoir d'elle, à sa prison, ces feuilles immortelles qu'elles écrivait d'une main calme pendant que les crieurs publics chantent sous sa fenêtre: « La mort de la femme Roland. » Elle fut grande dans la mort comme dans la vie. En arrivant au pied de l'échafaud, se tournant vers la statue de la liberté, elle dit avec une grande douceur: « O liberté ! que de crimes commis en ton nom ! »

L'admiration des chefs de la Gironde pour Mme Roland était une religion. En apprenant sa mort, Roland et Buzot (celui qui l'avait tant aimée, mais d'un amour respectueux) ne purent lui survivre et se suicidèrent tous deux.

Louis Blanc disait d'elle: « C'est une

femme qui est un grand homme. » Pourquoi ne dit-on pas simplement « Ce fut une grande femme » ? Laissons à chacun son mérite.

Charlotte Corday est une des plus gracieuses figures de cette époque. Arrêtée pour avoir tué Marat, elle répondit, durant son procès, aux questions du président Montané qui aurait voulu la sauver, avec une simplicité qui fait songer à l'interrogatoire de Jeanne d'Arc, et avec une hauteur de réplique digne des héroïnes de son grand aïeul Corneille. Elle montra de l'enjouement et de la malice lorsque Legendre, le boucher, tout gonflé de son importance, lui demanda si elle n'avait pas essayé de pénétrer chez lui costumée en religieuse, pour attenter à ses jours. Elle dit en souriant : « Le citoyen se trompe. Je n'estimais pas que sa vie ou sa mort importât au salut de la République. »

Robespierre, Danton, Camille Desmoulins se placèrent sur le passage de la

charrette. Frappante ironie du destin, tous trois semblaient être venus là pour prendre une leçon de « bien mourir. »

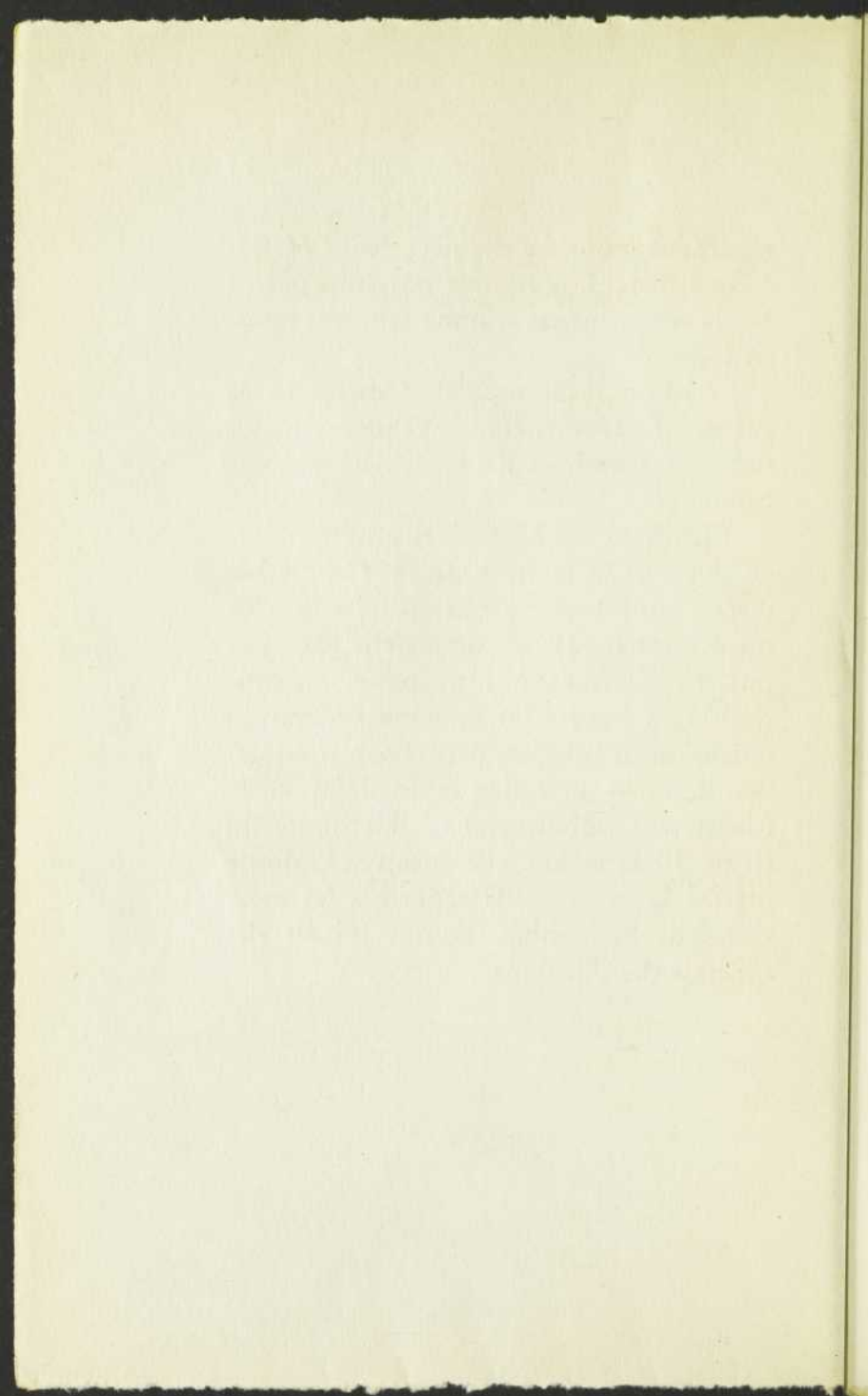
Olympe de Gouges, avec Théroigne de Méricourt, furent les premières à revendiquer les droits de la femme. Dans sa « Déclaration des Droits des Femmes » se trouve la fameuse phrase: « Citoyens ! les femmes ont bien le droit de monter à la Tribune puisqu'elles ont celui de monter à l'échafaud. » Elle eut un beau geste, qu'elle paya de sa tête, elle s'offrit de défendre Louis XVI. De la monarchie elle dit avec justesse : « Il aurait mieux valu l'abolir que de la traîner dans la boue. »

Quoique douée de qualités masculines, toujours des qualités masculines, si je disais de grandes qualités féminines, on ne lui accorderait ni courage ni éloquence ou autres qualités que les hommes ont l'habitude de s'approprier; cependant, le dernier geste d'Olympe de Gouges fut bien féminin; avant de gravir les marches de l'échafaud, elle demanda un miroir et s'y

regardant pour la dernière fois, s'écria :
« Dieu merci ! je ne suis pas trop pâle. »
Voilà comment ces femmes savaient mourir !

Le salon d'Olympe de Gouges de la rue des Tournons était le rendez-vous de tous les membres de la société révolutionnaire.

Théroigne de Méricourt aurait partagé son sort si la folie ne l'eût empêchée d'être guillotinée. Elle avait une éloquence fougueuse et comme elle était populaire, aimée et admirée pour son courage et sa beauté on imagina un moyen odieux pour lui faire perdre son prestige ; des hommes ignobles la saisirent et la fouettèrent publiquement. La honte lui fit perdre la raison, elle aurait sans doute préféré la mort. Elle réprouva les massacres de Septembre, ce qui lui fit des ennemis des Jacobins.





XIX^e SIÈCLE

Lorsque la France fut pacifiée, les salons s'ouvrirent, mais la guillotine et l'émigration avaient fait trop de vides, la noblesse avait trop souffert, les esprits avaient perdu cette grâce et cette légèreté qu'on ne saurait trouver que dans une aristocratie; il se trouva que la conversation était un art oublié.

On n'improvise pas une société bien élevée et Bonaparte avec tout son génie n'y serait jamais parvenu si les femmes du consulat ne l'avaient aidé.

A la première entrevue que l'empereur eut avec Talma, à son retour de l'île d'Elbe, il lui dit avec sa familiarité ordinaire : « Châteaubriand assure que vous me donnez des leçons pour jouer l'Empereur. Je prends ceci pour un compliment

parce qu'il fait voir du moins que j'ai assez bien joué mon rôle. »

Dans son hôtel de la rue de Provence, Mme de Montesson recevait Mme Bonaparte et le premier consul, qui en profitait pour apprendre les usages et les coutumes de la bonne société. Il consultait la maîtresse de maison sur bien des points du protocole mondain, car les manières y étaient plus élégantes que partout ailleurs.

Un autre salon bien fréquenté était celui de Mme Permon, mère de la duchesse d'Abrantès, qui, dans ses intéressants « Mémoires », donne la liste des invités.

L'esprit de Mme Hainguerlot attirait autour d'elle des gens de la meilleure société. L'élégance et le bon ton de la Villa Neuilly excitaient la jalousie de Mme Récamier. Un soir, à l'Opéra, (on y donnait alors des bals costumés) elle est poursuivie par un masque vêtu d'un costume fripé et sali de Cupidon, avec un carquois déchiré, des ailes tachées :

—Tu ne me connais pas, dit-il à Mme Hainguerlot, je suis l'Amour.

—Tu n'es certainement pas l'amour... propre riposte la jolie femme.

Sous l'Empire, Mme de Rémusat, dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, douée d'un jugement sain et éclairé, a laissé des « Mémoires » dont la lecture est précieuse.

Sophie Gay est l'auteur d'un livre bon à consulter: « Les Salons célèbres ». Sa fille Delphine Gay, d'un talent plus fin et plus délicat que sa mère, eut un salon qui fut le rendez-vous de toutes les illustrations littéraires. Elle épousa Emile de Girardin, le célèbre publiciste, qui inaugura la presse quotidienne. Il écrivait: « Par le degré de liberté dont jouissent les femmes, se mesure exactement dans chaque pays, dans chaque siècle, le degré de civilisation des hommes. »

Mme de Visconti, grâce à l'influence de Berthier, l'un des maréchaux de Napoléon, tint un grand état de maison. Elle

recevait tous les mondes et allait dans tous: chez Barras, au Luxembourg; chez Talleyrand, le fameux diplomate; chez Ouvrard, le banquier, où elle rencontrait le général Marmont, auteur de « Mémoires » bien connus et la moustachue marquise de Lucchesini, ambassadrice de Prusse, dont Talleyrand disait: « Nous avons mieux que cela dans les Grenadiers de la Garde ».

Le salon de Mme Necker avait fort grand air. Cette femme fut célèbre pour son esprit et sa bienfaisance. Sa fille, Mme de Staël, avec son ouvrage sur l'Allemagne, se place au premier rang des femmes écrivains.

Talleyrand se vengeait du portrait que Mme de Staël avait fait de lui dans « Delphine » sous le personnage de Mme Vernon par l'épigramme: « On dit que Mme de Staël nous a représentés tous deux dans son roman, elle et moi, déguisés en femme. »

Les personnages les plus illustres

d'alors se rendaient à Coppet, où Napoléon l'avait exilée, pour jouir de sa conversation si intéressante.

Durant la réaction qui se fit sentir après la Révolution, c'est Mme de Staël qui réconcilia les esprits avec la liberté, en la dégageant de tous les crimes commis en son nom.

Ses dernières paroles furent : « J'ai aimé Dieu, mon père et la liberté ! »

Chez Mme de Beaumont on rencontrait Joubert, le moraliste à qui on doit des « Pensées » d'une grande finesse d'observation ; c'était aussi un causeur plein de verve et d'imprévu ; le poète Chênédollé, auteur de fables agréables, ainsi que Pasquier, Molé, Mmes de Duras, de Custine, de Lévis, de Vintimille.

C'est dans la maison de campagne de Mme de Beaumont que Châteaubriand écrivit « Le Génie du Christianisme ».

Le salon de l'Abbaye-au-Bois de Mme Récamier est le temple où l'astre déclinant de Châteaubriand achève de répandre les

derniers rayons de sa gloire. C'est dans cette paisible retraite que l'on entendit pour la première fois « Les Premières Méditations » de Lamartine.

Balzac se rendit un jour chez Mme Récamier. Il venait de publier « La Physiologie du Mariage ». « Les femmes, lui dit Mme Récamier, ont grand besoin d'être défendues. Vous avez fait là, monsieur, œuvre excellente, et si spirituelle. » Cette visite à une femme qui était un des grands noms de la vie française venait d'apporter une clarté de plus au grand romancier, qui était alors au début de sa carrière.

La beauté, la grâce, l'intelligence de Mme Récamier lui gagnaient tous les cœurs; la voir, c'était l'aimer. Son salon fut le rendez-vous de la plus brillante société d'alors. Elle reste vertueuse: les hommes n'ont pas toujours raison de dire que les femmes ne sont irréprochables que lorsque les occasions leur ont manqué.

Durant les Cent-Jours, Napoléon, en

parlant de la duchesse d'Angoulême, disait: « C'est le seul homme de la famille ».

Ce fut une époque incomparable de beauté et d'enthousiasme que l'époque romantique. Châteaubriand vit encore, Lamartine est dans toute sa gloire, Musset a vingt ans, Victor Hugo en a trente; dans les arts, dans les sciences, de tous côtés éclosent des talents.

Si le développement intellectuel et moral des sociétés est en rapport constant avec le parfait équilibre des sexes, nous devons en trouver ici la confirmation. La femme est la grande préoccupation de la jeunesse romantique. C'est pour elle qu'elle écrit, qu'elle chante. Soulevez presque tous les noms de l'École romantique, vous trouverez le nom d'une femme.

Victor Hugo soumettait à Juliette Drouet, avant l'impression, les chefs-d'œuvre qu'elle lui inspirait, nous dit M. Louis Barthou. Le grand poète l'aima pendant cinquante ans. Quatre mois

avant la mort de son amante, il lui écrivait: « Je t'aime, cinquante ans d'amour c'est le plus beau mariage. »

Voici une poésie inédite qu'il fit pour elle:

*Mon âme à ton cœur s'est donnée;
Je n'existe qu'à tes côtés,
Car une même destinée
Nous joint d'un lien enchanté.
Toi l'harmonie et moi la lyre,
Moi l'arbuste et toi le zéphire,
Moi la lèvre et toi le sourire,
Moi l'amour et toi la beauté.*

C'est sans doute cet amour qui lui inspira ces vers:

*Soyons deux; tout nous convie
A nous aimer jusqu'au soir,
N'ayons à deux qu'une vie,
N'ayons à deux qu'un espoir.
Dans ce monde de mensonges
Moi j'aimerai mes douleurs
Si mes rêves sont tes songes,
Si mes larmes sont tes pleurs.*

Emile Faguet dit que c'est Elvire qui

inspira à Lamartine les plus beaux chants d'amour qu'aient entendus les hommes.

Voici quelques strophes de l'« Isolement » :

*Je contemple la terre, ainsi qu'une ombre errante.
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.*

*De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis: nulle part le bonheur ne m'attend.*

*Que me font ces vallons, ces palais, ces chau-
[nières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.*

*Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se
[lève,
Qu'importe le soleil? Je n'attends rien des jours.*

*Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière.
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts.
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,
Je ne demande rien à l'immense univers.*

*Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux.*

*Là je m'enivrerais à la source où j'aspire,
Là je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et le bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.*

Quand Georges Sand abandonne Musset, le poète a besoin de crier sa peine et le chantre d'Elvire reçoit ses déchirants aveux. Cette lettre à Lamartine lui a inspiré ses plus beaux vers, que l'on lira et relira tant que l'amour humain et l'espoir en Dieu vivront au cœur de l'homme.

*Créature d'un jour, qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre, et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure:
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.*

*Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme:
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.*

*Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier, laisse venir l'aurore:
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.*

*Ton corps est abattu du mal de ta pensée;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée:
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.*

*Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière;
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est
[chère:
Ton âme est immortelle, et va s'en souvenir.*

C'est à la comtesse Hanska, grande dame polonaise, que Balzac, le plus fécond des romanciers, doit l'épanouissement de son génie. Cette femme d'élite, en l'épousant, adoucit ses derniers jours. Peu de temps avant sa mort il lui répétait encore: « Tu as été ma vie ! . . . Tu sais que depuis quinze ans, tous mes livres ont été écrits pour toi et près de toi. . . Tu n'as jamais quitté ma table . . . Ton image était sans cesse présente ! . . . Il n'y

a que toi en ce monde qui m'ais compris dans mon travail. »

Heureux ou malheureux l'amour, donc la femme, est la source des plus belles productions de l'esprit et de l'inspiration de presque tous les chefs-d'œuvres de l'art.

Sous le Second Empire, les femmes furent véritablement reines en ce temps-là, reines par leur charme souverain, reines aussi par leur luxe et par l'élégance de leurs toilettes. Elles ont passé dans la vie le sourire sur les lèvres.

Toute la France est éprise de l'impératrice Eugénie, qui est merveilleusement belle. La princesse Mathilde, Mme de Metternich, la marquise de Gallifet, la comtesse de Pourtalès, la princesse Clotilde paraient d'un doux éclat la cour la plus brillante et la plus souriante de cette époque.

Autour évolue une société galante au sens le plus français du mot: Morny, Persigny, Fleury, Haussmann, Murat, Saint-Arnauld, aussi des artistes et des écri-

vains comme Auber, Gounod, Halevy, Meilhac, Emile Augier, les deux Dumas, Carpeaux, Chs Garnier, Meyerbeer et Prosper Mérimée.

La princesse Mathilde tient un rôle important dans la société élégante et spirituelle du Second Empire. Fille du roi Jérôme, elle était la propre nièce de Napoléon. Elle sut se créer un salon avec un art supérieur, dans ce fameux hôtel de la rue de Courcelles. Elle sut y grouper, à côté des représentants hautement qualifiés de l'art, de la littérature et de la science, d'éminentes personnalités, appartenant aux mondes assez divers de l'aristocratie, de l'armée, de la diplomatie, de la magistrature et de la finance. La plupart des étrangers de marque, de passage à Paris, altesses en tête, avaient à cœur d'y être admis.

Taine, Renan, Pasteur, Sainte-Beuve, Théophile Gauthier, Flaubert, Mérimée, Alexandre Dumas, fils, les Goncourts, Anatole France, et le peintre Marcel Bas-

chet fréquentaient son salon et l'honoraient de leur amitié. C'est la princesse Mathilde qui disait à Gautier en voulant modérer son enthousiasme :

— Il est un âge où il faut renoncer aux prétentions de l'extérieur et où l'esprit doit tenir lieu de tout.

— Pardon princesse, lui répond-il, les écrivains et les acteurs ont dix ans de moins que le vulgaire bourgeois. Si une jeune fille lisant mes vers concevait une passion invincible pour le poète et venait le lui avouer, que feriez-vous à ma place ?

— Je lui ferais comprendre sa folie et je n'en abuserais pas.

— Oh ! princesse ! comme vous connaissez peu les hommes et les poètes . . . Pour observer les réserves que vous prêchez il faudrait être un saint ou un vieillard décrépît.

— Non, il suffirait d'être un honnête homme.

L'inépuisable charité de la princesse revit dans l'œuvre de Notre-Dame-des-

Sept-Douleurs, installée à Neuilly dans l'asile qui porte son nom, où de pauvres petites incurables sont confiées à l'incomparable dévouement des pieuses filles de Saint Vincent de Paul.

La toilette est un chapitre important dans l'histoire de cette époque. Une grande révolution s'opère dans la toilette féminine. On voit apparaître le couturier.

C'est la princesse de Metternich, la plus parisienne des étrangères, qui la première eut l'audace d'aller chez un tailleur pour dames. Elle avait découvert dans une petite rue, près de la bourse, un couturier nommé Worth, à qui elle confia le soin de l'habiller; et pour la première fois un homme habilla une femme. L'impératrice Eugénie fut si charmée par une robe faite par Worth et portée par la princesse de Metternich, à l'un des bals des Tuileries, qu'elle s'informa du nom de la couturière. Elle donna alors à Worth le privilège de faire ses toilettes. Tout l'art

de Worth consistait dans la simplicité.

La toilette se modifie au goût capricieux de la mode qui ne fait que traduire les sentiments d'une époque. Le XVIIIe siècle, avec ses paniers, et le second Empire, avec ses crinolines, sont bien en rapport avec la mentalité de ces deux époques qui se ressemblent. Le Directoire, avec ses peplums, ses tuniques flottantes n'était-il pas par les mœurs à l'âme antique ? Pas par son âme héroïque, mais surtout par le dévergondage de ses mœurs ; les femmes ne craignaient pas de se montrer dans les rues ne voilant leur nudité que sous une gaze transparente.

Les derniers salons remarquables de la fin du XIXe siècle sont ceux de Mme Aubernon, de Mme Buloz, femme du fondateur de « La Revue des Deux-Mondes », de Mme Juliette Adam, l'auteur de « Païenne » et de « Chrétienne » et de Mme Armand de Caillavet.

Chez Mme Aubernon, c'est Renan qui préside, comme un chanoine désabusé,

aux débats littéraires sous l'œil sévère et la légendaire sonnette de la docte maîtresse de maison, comme autrefois chez Aspasia, un doux Philosophe, Socrate, dévotement impie lui aussi; Péladan y remplace Pythagore, de qui se réclame les occultistes; Jérôme et Falguière, Phidias et Praxitèle; Detaille, Xeuvis; Brunettière, Anaxagore.

Joseph Marmette a raconté à sa fille, Marie-Louise Brodeur, lors de son séjour à Paris, qu'un jour chez Mme Aubernon, où il était reçu, Henri Becque discutait avec un des invités qui ne brillait pas pour son esprit; ennuyée de la tournure de la conversation, il fit signe à son hôtesse, qui agita sa sonnette et dit: « Que voulez-vous M. Becque ? — Un peu de sel », répondit le spirituel auteur de « La Parisienne. »

Dans son salon de l'avenue Hoche, Mme Armand de Caillavet ¹ continua les traditions des salons du XVIII^e siècle.

¹ Elle fut la mère de Gaston de Caillavet, l'auteur de tant de comédies si pétillantes d'esprit.

Elle sut grouper autour d'elle toute une élite : Alexandre Dumas, fils, Sully-Prudhomme, Jules Lemaître, Pierre Loti, Pailleron, Marcel Proust, Arsène Hous-saye, Georges Rodenbach, Jaurès, Paul Hervieu, Gustave Larroumet, J. H. Rosny, Charles Maurras.

Reynaldo Hahn disait: « Je me rappelle un dîner scintillant d'esprit où M. Clémenceau rivalisa d'esprit avec M. France. »

Que d'autres dîners, que d'autres jou-tes entre les esprits les plus fins, les plus brillants, les plus cultivés; la comtesse de Noailles, la princesse Alexandre Caraman-Chimay, M. et Mme Henri de Régnier, Mme Madeleine Lemaire, Mlle Hélène Vacaresco, Mme Raoul Duval, Raymond Poincaré, Louis Barthou, Henri Lavedan, Briand, Painlevé, Victorien Sardou, Alfred Capus, Pierre de Nolhac, Marcel Prévost, Georges de Porto-Riche, le comte Primoli, Robert de Flers, M. l'abbé Mugnier, Adrien Hé-

brard, le professeur Pozzi, le professeur Dumas, le professeur Robin, Abel Hermant, Tristan Bernard, Fernand Vanherem, Pierre Mille, Mme Réjane, Lucien Guitry, etc.; on ne peut les citer tous.

M. Gugliemo Ferrero, l'éminent historien, qui était un habitué du salon de l'avenue Hoche, y fit une conférence sur « La Romanisation de la Gaule ».

M. l'abbé Moreux, le savant astronome de l'observatoire de Bourges, vint aussi avenue Hoche faire une conférence, avec projections, sur la planète Mars.

Un soir, on entendit Mme Marcelle Tinayre parler de l'amour dans la littérature féminine.

La Loïe Fuller fit danser sa troupe enfantine un autre soir pour les invités de Mme de Caillavet, avec qui elle était très liée. Mme de Martel, la spirituelle Gyp, était aussi une amie intime.

« C'est à Mme de Caillavet, écrit M.

¹ Quelques Souvenirs sur Anatole France. « Revue de France ». 1^{er} avril 1925.

Hovelaque,¹ que nous devons le France des grandes années. Elle l'a révélé à lui-même. Elle a fait de ce paresseux un laborieux. »

Sur l'édition originale de « Crainquebille » Anatole France écrivit : « A Mme Armand de Caillavet ce petit livre, que sans elle je n'aurais pas fait, car sans elle je ne ferais pas de livres. »

J'ai connu, dit M. Gabriel Hanotaux, le grand écrivain quand il n'était pas sorti de ses langes et qu'il fréquentait les boutiques de Ferroud et de Menu, libraires. Ah ! on me l'avait changé mon commis libraire ! Quelqu'un avait éveillé dans cette âme nonchalante, la fantaisie d'Ariel.

Dans toute l'histoire littéraire il n'y a pas d'exemple d'une influence aussi forte d'une femme sur l'esprit d'un homme.



CONCLUSION

Même lorsqu'elles sont le plus dépendantes de l'homme, les femmes ont une influence sur la société. Sheridan a dit avec raison : « Les femmes nous gouvernent, tâchons de les rendre parfaites; plus elles auront de lumières plus nous serons éclairés; de leur culture dépend notre sagesse. »

« Sans la femme, dit Châteaubriand, l'homme serait rude, grossier, solitaire et il ignorerait la grâce, qui n'est que le sourire de l'âme. »

Les femmes, il est vrai, n'ont produit aucun chef-d'œuvre dans les lettres et les arts. Elles n'ont écrit ni l'Illiade, ni l'Enéide, ni la Divine Comédie, ni Hamlet, ni le Paradis Perdu, ni le Cid, ni Tartuffe, ni Athalie. Elles n'ont composé

ni la Création, ni le Messie. Elles n'ont pas peint la Transfiguration, ni sculpté l'Apollon du Belvédère. Ni elles ont fait de grandes découvertes scientifiques. Mais elles furent les mères des auteurs de ces œuvres immortelles. N'est-ce pas assez ? La femme est plutôt inspiratrice que créatrice, le rôle d'Egérie est celui qui lui est propre.

Les hommes doivent souvent leur supériorité à leur mère, car on voit rarement le fils du grand homme hériter du génie de son père; en retour, les hommes célèbres ont eu des pères médiocres: il fallait donc qu'ils aient hérité leur talent de leur mère.

Les trois meilleurs rois de France ont été formés par leur mère: saint Louis par Blanche de Castille; Louis XII par Marie de Clèves; Henri IV par Jeanne d'Albret.

On entend peu parler du père de Cromwell, mais beaucoup de sa mère, veuve d'un écuyer anglais. Comme Cromwell logea sa mère à Whitehall, le palais des

on s'est fait femme

rois, Napoléon plaça sa mère, la fille d'un avocat de Corse, au milieu des splendeurs des Tuileries; on sait ce qu'il devait à sa mère.

Les Etats-Unis doivent beaucoup à la mère de Washington. Restée veuve, elle entreprit seule l'éducation d'une nombreuse famille.

William James, le grand philosophe américain, eut une compagne qui sut à merveille le comprendre, l'aider et l'encourager. Son mariage rétablit sa santé débile.

La mère de Goethe fut une femme remarquable. Un voyageur qui avait fait sa connaissance disait: « Je comprends maintenant comment Goethe est devenu l'homme qu'il est. » Sa femme Christiane Vulpien, beaucoup plus jeune que lui, prenait une part modeste à son activité littéraire et il attachait la plus grande importance à ses jugements.

Le mariage de Schumann avec Clara Wiech fut aussi idéal dans le monde mu-

sical que celui des Brownings dans le monde littéraire.

Chacun sait ce que fut pour Michelet sa femme qui fut sa collaboratrice.

C'est à la collaboration de Mme Curie que Pierre Curie dut la découverte du radium.

Guizot, homme d'État et historien, fut encouragé dans sa carrière ardue par la grandeur d'âme de sa compagne.

Le chimiste Berthelot ne put survivre à sa femme qui l'aida dans ses travaux.

Faraday, célèbre physicien et chimiste, dit que son mariage fut une source de bonheur dépassant tout le reste.

La femme de Carlyle fut durant quarante ans sa compagne fidèle et aimante. Elle l'aida dans tout ce qu'il entreprit; elle était lettrée, mathématicienne, bonne latiniste et bonne ménagère.

George Grote dit que son « Histoire de la Grèce » n'aurait jamais été écrite sans sa femme.

L'épouse de Stuart Mill, célèbre phi-

losophe et économiste anglais, fut la principale inspiratrice de son immortel essai « *The Subjection of Women* ». C'est lui qui a ouvert la porte à l'émancipation de la femme.

Andersen, le poète et romancier danois, doit à sa mère son talent poétique et original.

Klopstock, l'auteur de la « *Messiad* », avait une femme cultivée et raffinée, douée d'habileté littéraire et d'une faculté de critique.

Tous nous savons ce qu'Elisabeth Barrett Browning fut pour son mari, le poète de « *Paracelse* ».

Il est intéressant et instructif de retracer le progrès de la femme dans le monde des lettres; on y voit que le progrès correspond exactement avec les avantages croissants placés à sa disposition. Comparez le XIX^e siècle avec le XVII^e siècle, seulement en Angleterre, et vous remarquerez la grande activité de l'intellect féminin. Vous allez la trouver dans tous les

champs de l'activité mentale. Une George Elliot dans la fiction; une Elisabeth Barrett Browning dans la poésie: ses ouvrages sont marqués du doigt du génie, son poème « Aurora Leigh » renferme les vues des plus fortes intelligences de ses contemporains sur les questions qui affectent le bonheur, les devoirs, les responsabilités, la mission des femmes; une Mrs. Somerville dans l'enquête scientifique: elle montra que la femme pouvait maîtriser les problèmes les plus ardu de la science et conduire les arguments les plus difficiles avec une exactitude rigoureuse; comme en France Sophie Kowalewski, une mathématicienne de génie, qui a formé des élèves qui sont eux-mêmes des savants. L'Académie des Sciences lui accorda un de ses grands prix. Elle était Russe, mais vécut en France, où ses travaux excitèrent l'admiration des savants. En 1888 on accorda aussi la grand prix des mathématiques à Sophie Germain, qui s'est illustrée par des découvertes dans le

domaine des mathématiques. Mme Curie a gagné le prix Nobel pour la chimie.

Clémence Royer, à vingt ans, traduisit Darwin qu'elle fit connaître aux Français. Elle rendit ainsi un service considérable à la science et à la philosophie contemporaines. Elle s'assimila toutes les sciences de la mathématique à l'astronomie, de la chimie à la biologie, de la physique à la géographie. Son principal ouvrage, « La Constitution du Monde » renferme des vues géniales.

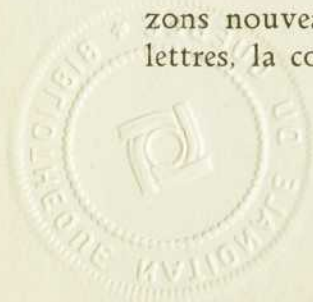
Lady Jane Gray fut remarquable par son savoir prodigieux. Encore enfant, elle savait le Grec et le Latin, elle parlait l'Arabe, le Chaldéen, le Français, l'Italien et l'Hébreu. Son écriture était un modèle d'élégance. Elle jouait avec goût et adresse plusieurs instruments de musique; elle avait une voix mélodieuse et remarquable. Son habileté en broderie excita l'admiration de ses contemporains. Elle était jolie, ce qui n'est pas la moindre qualité pour une femme. Cette femme



extraordinaire montra une fois de plus que les arts domestiques et d'agréments sont compatibles avec le savoir, qui n'enlève rien du charme de la femme.

Il est remarquable que les hommes n'ont pas avancé au siècle dernier au-delà du point culminant qui existait avant, excepté dans le domaine des sciences. Personne ne pourrait dire que Tennyson est un meilleur poète que Milton, Mill un plus grand philosophe que Bacon, Thackeray un plus grand romancier que Fielding. C'est le contraire que nous venons de voir pour les femmes de lettres.

On pourrait dire la même chose pour la France. Depuis un demi-siècle, les poètes sont inférieurs à Lamartine, Hugo et Musset. Les critiques valent-ils Sainte-Beuve? Les historiens sont-ils à la hauteur de Guizot, Thiers et Michelet? Seul le domaine scientifique ouvre des horizons nouveaux. Quant aux femmes de lettres, la comtesse Mathieu de Noailles,



Lucie Delarue-Mardrus, Renée Vivien en poésie; Marcelle Tinayre, Colette, Daniel Lesueur, Sévérine Jeanne Marni, Georges de Peyrebrune, Jean Pommerol, Colette Yver, Gérard d'Houville, Judith Gautier dans le roman dépassent en capacité et en nombre les femmes de la première moitié du XIX^e siècle, exception faite pour Mme de Staël, Mme Ackermann, une poétesse de génie et Marcelline Desbordes-Valmore.

Récemment Fannie Hurst a gagné le prix de \$50,000 offert par une revue américaine « Liberty » pour le meilleur roman et une Canadienne, Mlle Madzo de la Roche a remporté le prix de \$10,000 offert par le magazine « Atlantic Monthly » avec une nouvelle, intitulée « Jalna ».

« La part des femmes, dit Rémy de Gourmont, est si grande dans l'œuvre de la civilisation qu'il serait à peine exagéré de dire que l'édifice est bâti sur les épaules de ces frêles cariatides. »

« Les femmes savent des choses qui

n'ont jamais été écrites ni enseignées, et sans lesquelles tout le matériel de notre vie quotidienne serait inutilisable. »

« S'il était possible, ajoute le même auteur, d'assigner au langage une origine, on dirait qu'il fut la création de la femme. Mais le secret de toutes les origines nous échappera éternellement. La grande œuvre intellectuelle de la femme est l'enseignement du langage. Les femmes sont les ouvrières élémentaires et les poètes les ouvriers supérieurs. »

La plus grande partie de la littérature a été l'œuvre indirecte de la femme, faite pour lui plaire, pour toucher son cœur, l'exalter ou maudire son charme, sa grâce et sa beauté.

« Rien ne m'a plus frappé, écrivait jadis Tocqueville, que l'influence qu'exercèrent toujours les femmes dans les affaires publiques, influence d'autant plus grande qu'elle est plus indirecte. »

« La femme est le lien le plus puissant de l'état social, elle exerce une influence

suprême sur les mœurs et les civilisations, » dit le Dr Belouino, qui pourtant est sévère pour les femmes.

L'énergie maternelle est la force par laquelle l'altruisme et l'industrie vinrent au monde. C'est par leur activité, attisée par l'amour de l'enfant que les premiers efforts de l'art et que les métiers prirent naissance. Même à l'aurore de la civilisation une lumière brille autour de la femme dès que les hommes sortent de la barbarie.

Comme on vient de le voir, l'influence de la femme a été très grande dans le progrès de la civilisation. L'œuvre de l'humanité n'est pas toute dans le laboratoire des savants, ni dans les bibliothèques, ni dans les usines. La femme a d'autres manières d'y travailler. Son rôle est ailleurs et autre sa fonction. Au lieu de chercher à imiter l'homme en tout, « une copie ne vaut jamais l'original, » il suffit qu'elle s'intéresse à ses travaux, qu'elle le comprenne, qu'elle l'encourage et sa part sera

assez belle comme cela. Mais je suis loin de blâmer celles qui sont obligées de gagner leur vie, ou dont le talent est exceptionnel.

J'aurais voulu mentionner aussi toutes les femmes qui ont aidé les premiers colons à faire de notre pays ce qu'il est devenu: Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoise, Marie de l'Incarnation, Mme de la Peltrie, Mme d'Youville, Madeleine de Verchères, Mme de Repentigny, grande dame de Québec qui, en 1705, après que la « Seine » apportant à la Nouvelle-France la cargaison annuelle de vêtements eût été capturé en haute mer par les Anglais, inspira aux paysans l'idée de cultiver le chanvre afin d'en tirer de l'étoffe. Mais nous savons tous l'influence qu'elles ont exercée au Canada, à une époque où elles étaient exposées à toutes sortes de privations et de périls.

Les Etats-Unis, au XIXe, ont fourni deux femmes remarquables: l'une a contribué par sa plume à faire cesser l'escla-

vage et l'autre sauva l'Union durant la guerre civile américaine.

Au point de vue historique, la révolution morale causée par la publication de « Uncle Tom's Cabin », en 1852, a été un des grands événements du XIX^e siècle, puisqu'elle fut l'un des facteurs qui amenèrent la guerre civile américaine. D'un bout du monde à l'autre les félicitations arrivèrent. Trois mille exemplaires furent vendus en un seul jour. Des souscriptions s'ouvrirent de tous côtés pour le rachat des esclaves. Lorsque l'auteur, Harriet Beecher Stowe, fut présentée au président Lincoln, il s'écria : « Voilà cette petite femme qui a fait cette grande guerre. »

Anna Ella Carroll fut un génie inconnu. Dès le début de la guerre ses sympathies furent pour l'Union. Elle écrivit alors des articles sur la politique du jour qui attirèrent l'attention du président Lincoln.

L'automne de l'année 1861 fut un

moment critique pour l'Union, qui avait été repoussée coup sur coup par les Sudistes. L'opinion prévalente était que les soldats de l'Union ne pourraient vaincre.

Anna Ella Carroll conçut un plan pour détourner l'attention de l'armée du Sud, du Mississipi et l'attirer vers la rivière Tennessee. Elle dessina une mappe, écrivit un plan de campagne et l'envoya au gouverneur Bates qui se hâta d'aller porter ces plans au président Lincoln, et la victoire fut remportée par l'armée du Nord. Des discussion eurent lieu au Sénat et à la Chambre pour découvrir l'auteur de ce plan ingénieux qui sauva l'Union, et cette modeste jeune fille écoutait en silence, sachant le dommage qui s'en suivrait si on savait que le plan fut la conception d'un civil et surtout d'une femme.

Florence Nightingale, fondatrice de la Croix-Rouge, naquit à Florence, en 1820. A cette époque, l'Angleterre était fort arriérée en matière d'hygiène et des

soins à donner aux malades. Elle organisa une croisade d'hygiène. Des professeurs donnèrent des avis pratiques sur la ventilation, les égouts, les désinfectants et la propreté.

En l'année 1854 l'Angleterre fut émue par les rapports des malades et des blessés de la guerre de Crimée. Florence Nightingale partit avec trente-sept gardes-malades. Elle eut jusqu'à dix mille hommes sous sa direction. De 42% le taux de la mortalité baissa à 2% et cela seulement après quelques mois d'organisation. On connaît tous les services rendus par la Croix-Rouge durant la grande guerre.

Florence Nightingale fut officiellement consultée pendant la guerre civile américaine et la guerre Franco-Prussienne.

Avec les \$200,000 qu'elle reçut en récompense de ses services, elle fonda en 1858, The Nightingale Home pour l'entraînement des gardes-malades. La publication de ses « Notes on Nursing »

donna un grand stimulant à l'étude de ce sujet en Angleterre.

En 1907 elle reçut l'Ordre du Mérite des mains d'Edouard VII et fut le sujet d'un beau poème de Longfellow.

Je n'ai pas voulu, autant que possible, sortir de la France et de l'Angleterre; l'une le flambeau de la civilisation, l'autre la plus grande puissance mondiale. Cela dépasserait le cadre de cette étude, qui pourrait prendre des proportions considérables si on voulait analyser plus longuement la part que la femme a prise aux phases les plus marquantes de l'évolution humaine, tant par les ingéniosités délicates de son cœur que par les intuitions clairvoyantes de son esprit.

Les récentes catastrophes mondiales qui ont secoué la terre, renversé les trônes, détruit des formules séculaires, ont poussé la civilisation vers un idéal plus humain. Elles ont révolutionné les valeurs morales et intellectuelles, et ce sera l'œuvre de la femme au XX^e siècle de contri-

buer au progrès d'une manière plus directe, car la femme comprend mieux aujourd'hui sa responsabilité, non seulement dans la famille, mais aussi dans la patrie et dans la vie internationale. Si un jour la paix règne entre les peuples, las de s'entredéchirer, ce sera dû à la femme qui, plus consciente de la vie humaine, s'unira dans le monde entier pour empêcher les guerres. Ce jour-là seulement la civilisation aura atteint son point culminant. Fraternité, Liberté et Justice ne seront plus alors de vains mots.

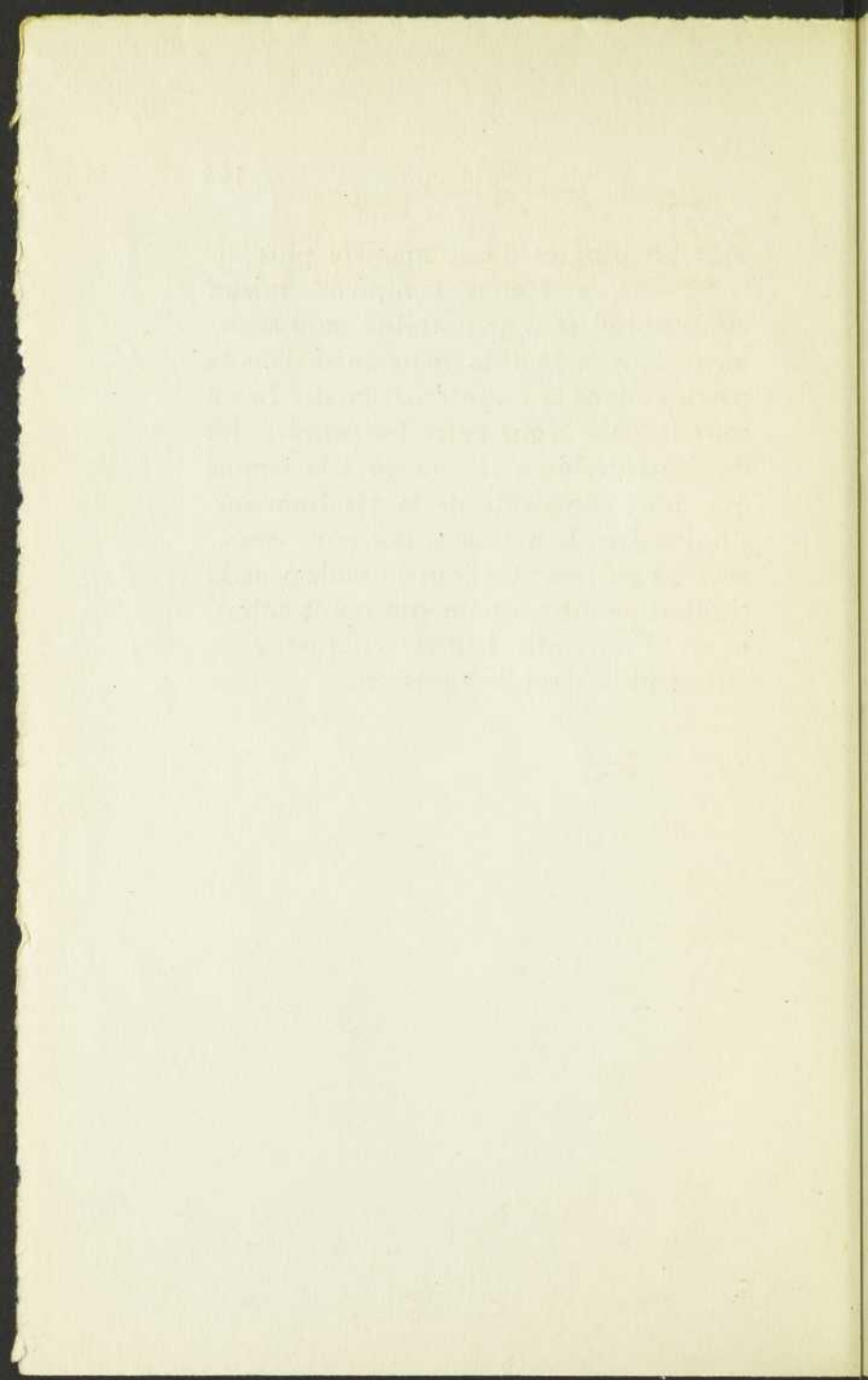




TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	7
ANTIQUITÉ	13
MOYEN ÂGE	33
RENAISSANCE	45
XVII ^e SIÈCLE	47
XVIII ^e SIÈCLE	59
XIX ^e SIÈCLE	73
CONCLUSION	93

*Achevé d'imprimer, le 15 août
1927, par . . .*

*THÉRIEN FRÈRES, Limitée,
Imprimeurs, Éditeurs, Relieurs,
509, rue Gosford, Montréal.*



BNQ



000 160 665

Imprimé au Canada.